

Pierre Corneille

La Galerie du Palais

bibebook

Pierre Corneille

La Galerie du
Palais

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse

 MADAME DE Liancour

Madame, Monsieur, Je
vous demande pardon si
je vous fais un mauvais
présent ; non pas que
j'aie si mauvaise opinion
de cette pièce, que je veuille

condamner les applaudissements qu'elle a reçus, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous supplierai-je très humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part : c'est tout ce que vous peut offrir un homme de ma sorte ; et Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissements. De six comédies qui me sont échappées, si celle-ci n'est la

meilleure, c'est la plus heureuse, et toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, et n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, Madame, avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvée si favorable. J'espère que votre bonté ne lui refusera pas l'une et l'autre, ou que si vous désapprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,

Madame,

Votre très humble, très obéissant, et
très obligé serviteur,

Corneille.



Examen



LE TITRE SERAIT tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'était autorisé par l'exemple des anciens, qui étaient sans doute encore bien plus licencieux, quand ils ne donnaient à

leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes* et les *Phéniciennes*. L'*Ajax* même de Sophocle ne porte pas pour titre la *Mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des *Nuées*, des *Guêpes* et des *Grenouilles* d'Aristophane ; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs, nos premiers maîtres, ne s'attachaient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardaient aucune règle sur cet article. J'ai donc pris ce titre de la *Galerie du Palais*,

parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire, et agréable pour sa naïveté, devait exciter vraisemblablement la curiosité des auditeurs ; et ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même spectacle à la fin du quatrième acte, où il est entièrement inutile, et n'est renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir si les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendaient. Cette espèce de renouement lui était nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fît trouver sa place, et

qu'il ne fût pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là ; et sans cet incident, il eût été aussi propre à la fin du second et du troisième, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la pièce aurait été très régulière pour l'unité du lieu et la liaison des scènes, qui n'est interrompue que par là. Céliée et Hippolyte sont deux voisines dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il est vrai

que ce qu'elles y disent serait mieux dit dans une chambre ou dans une salle, et même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées, et viennent parler au milieu de la scène ; mais c'est un accommodement de théâtre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vraisemblance et de la bienséance même ; mais il est presque impossible d'en user autrement ; et les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur

les exemples desquels on a formé les règles, se donnaient cette liberté ; ils choisissaient pour le lieu de leurs comédies, et même de leurs tragédies, une place publique ; mais je m'assure qu'à les bien examiner il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui serait mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son fils ; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur

charge, et retient avec lui Sosie, pour lui apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il serait mieux dans sa salle à lui faire confidence de ce secret que dans une rue. Dans la seconde scène, il menace Davus de le maltraiter, s'il fait aucune fourbe pour troubler ses noces : il le menacerait plus à propos dans sa maison qu'en public ; et la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus, demeuré seul, puisse voir Mysis

sortir de chez Glycère, et qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scènes ; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passerait mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, et qui est plutôt du dessein du poète, qui force un peu la vraisemblance pour observer les règles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, qui ne seraient pas où les met le poète, s'il n'était question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence ; et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé

d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.


Quant à la durée de cette pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est-à-dire dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avait conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son

visage. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourrait excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vue méprisée par son amant, qui, en sa présence même a conté des fleurettes à une autre ; et j'aurais de plus à dire que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts et aux faiblesses qu'impriment les passions ; mais je veux bien avouer

que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense, le cinquième acte est moins traînant que celui des précédentes, et conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent ; ce qui n'arrive pas dans celles-là.



Acteurs

	LEIRANTE,	père	de
	Célidée.		
	Lysandre,	amant	de
	Célidée.		
	Dorimant,	amoureux	
	d'Hippolyte.		

Chrysante, mère d'Hippolyte.

Célidée, fille de Pleirante.

Hippolyte, fille de Chrysante.

Aronte, écuyer de Lysandre.

Cléante, écuyer de Dorimant.

Florice, suivante d'Hippolyte.

Le Libraire du Palais.

Le Mercier du Palais.

La Lingère du Palais.

La scène est à Paris.



Acte premier



Scène première

Aronte, Florice

Aronte

Enfin je ne le puis : que veux-tu que j'y fasse ?

Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace ;

Elle est trop dans son cœur ; on ne l'en peut chasser,

Et c'est folie à nous que de plus y
penser.

J'ai beau devant les yeux lui remettre
Hippolyte,

Parler de ses attraits, élever son
mérite,

Sa grâce, son esprit, sa naissance,
son bien ;

Je n'avance non plus qu'à ne lui dire
rien :

L'amour, dont malgré moi son âme
est possédée,

Fait qu'il en voit autant, ou plus, en
Célidée.

Florice

Ne quittons pas pourtant ; à la
longue on fait tout.

La gloire suit la peine : espérons
jusqu'au bout.

Je veux que Célidée ait charmé son
courage,

L'amour le plus parfait n'est pas un
mariage ;

Fort souvent moins que rien cause un
grand changement,

Et les occasions naissent en un
moment.

Aronte

Je les prendrai toujours quand je les

verrai naître.

Florice

Hippolyte, en ce cas, saura le reconnaître.

Aronte

Tout ce que j'en prétends, c'est un entier secret.

Adieu : je vais trouver Célidée à regret.

Florice

De la part de ton maître ?

Aronte

Oui.

Florice

Si j'ai bonne vue,

La voilà que son père amène vers la
rue.

Tirons-nous à quartier ; nous
jouerons mieux nos jeux,

S'ils n'aperçoivent point que nous
parlions nous deux.



Scène II

Pleirante, Célidée

Pleirante

Ne pense plus, ma fille, à me cacher
ta flamme ;

N'en conçois point de honte, et n'en
crains point de blâme :

Le sujet qui l'allume a des
perfections

Dignes de posséder tes inclinations ;
Et pour mieux te montrer le fond de
mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais
son visage.

Confesse donc, ma fille, et crois
qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un
désaveu.

Célidée

Monsieur, il est tout vrai, son ardeur
légitime
A tant gagné sur moi que j'en fais de
l'estime ;

J'honore son mérite, et n'ai pu
m'empêcher

De prendre du plaisir à m'en voir
rechercher ;

J'aime son entretien, je chéris sa
présence :

Mais cela n'est enfin qu'un peu de
complaisance,

Qu'un mouvement léger qui passe en
moins d'un jour.

Vos seuls commandements
produiront mon amour ;

Et votre volonté, de la mienne
suivie...

Pleirante

Favorisant ses vœux, seconde ton
envie.

Aime, aime ton Lysandre ; et puisque
je consens

Et que je t'autorise à ces feux
innocents,

Donne-lui hardiment une entière
assurance

Qu'un mariage heureux suivra son
espérance ;

Engage-lui ta foi. Mais j'aperçois
venir

Quelqu'un qui de sa part te vient
entretenir.

Ma fille, adieu : les yeux d'un homme
de mon âge

Peut-être empêcheraient la moitié du
message.

Célidée

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous
celer.

Pleirante

Mais tu seras sans moi plus libre à
lui parler ;

Et ta civilité, sans doute un peu
forcée,

Me fait un compliment qui trahit ta
pensée.



Scène III

Célidée, Aronte

Célidée

Que fait ton maître, Aronte ?

Aronte

Il m'envoie aujourd'hui

Voir ce que sa maîtresse a résolu de
lui,

Et comment vous voulez qu'il passe

la journée.

Célidée

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée ;

Et s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir.

Autrement...

Aronte

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

Célidée

S'il y manque, il verra sa paresse punie.

Nous y devons dîner fort bonne compagnie ;

J'y mène, du quartier, Hippolyte et Chloris.

Aronte

Après elles et vous il n'est rien dans Paris ;

Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme,

Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme.

Célidée

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,

Et ne prends pas plaisir à m'entendre flatter.

Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paraître,

Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

Aronte, seul.

Quelle superbe humeur ! quel arrogant maintien !

Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien ;

Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine :

Aussi bien son amour ne vous rend que trop vaine.



Scène IV

La Lingère, le Libraire

(On tire un rideau, et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier, chacun dans sa boutique.)

La Lingère

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau ;

C'est pour vous faire riche.

Le Libraire

On le trouve si beau,

Que c'est pour mon profit le meilleur
qui se voie.

Mais vous, que vous vendez de ces
toiles de soie !

La Lingère

De vrai, bien que d'abord on en
vendît fort peu,

A présent Dieu nous aime, on y court
comme au feu ;

Je n'en saurais fournir autant qu'on
m'en demande :

Elle sied mieux aussi que celle de

Hollande,

Découvre moins le fard dont un
visage est peint,

Et donne, ce me semble, un plus
grand lustre au teint.

Je perds bien à gagner, de ce que ma
boutique,

Pour être trop étroite, empêche ma
pratique ;

A peine y puis-je avoir deux chalands
à la fois :

Je veux changer de place avant qu'il
soit un mois ;

J'aime mieux en payer le double et
davantage,

Et voir ma marchandise en un bel
étalage.

Le Libraire

Vous avez bien raison ; mais, à ce
que j'entends...

Monsieur, vous plaît-il voir quelques
livres du temps ?



Scène V

Dorimant, Cléante, le Libraire

Dorimant

Montrez-m'en quelques-uns.

Le Libraire

Voici ceux de la mode.

Dorimant

Otez-moi cet auteur, son nom seul
m'incommode :

C'est un impertinent, ou je n'y
connais rien.

Le Libraire

Ses œuvres toutefois se vendent
assez bien.

Dorimant

Quantité d'ignorants ne songent qu'à
la rime.

Le Libraire

Monsieur, en voici deux dont on fait
grande estime ;

Considérez ce trait, on le trouve
divin.

Dorimant

Il n'est que mal traduit du cavalier
Marin ;

Sa veine, au demeurant, me semble
assez hardie.

Le Libraire

Ce fut son coup d'essai que cette
comédie.

Dorimant

Cela n'est pas tant mal pour un
commencement ;

La plupart de ses vers coulent fort
doucement :

Qu'il a de mignardise à décrire un
visage !



Scène VI

Hippolyte, Florice, Dorimant,
Cléante, le Libraire, la Lingère

Hippolyte

Madame, montrez-nous quelques
collets d'ouvrage.

La Lingère

Je vous en vais montrer de toutes les
façons.

Dorimant, *au libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

La Lingère, *à Hippolyte.*

Voilà du point d'esprit, de Gênes, et d'Espagne.

Hippolyte

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

La Lingère

Voyez bien ; s'il en est deux pareils dans Paris...

Hippolyte

Ne les vantez point tant, et dites-

nous le prix.

La Lingère

Quand vous aurez choisi.

Hippolyte

Que t'en semble, Florice ?

Florice

Ceux-là sont assez beaux, mais de mauvais service ;

En moins de trois savons on ne les connaît plus.

Hippolyte

Celui-ci, qu'en dis-tu ?

Florice

L'ouvrage en est confus,

Bien que l'invention de près soit assez belle.

Voici bien votre fait, n'était que la dentelle

Est fort mal assortie avec le passement ;

Cet autre n'a de beau que le couronnement.

La Lingère

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,

Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

(Dorimant parle au libraire à l'oreille.)

Florice

Il vaudrait mieux attendre.

Hippolyte

Eh bien, nous attendrons ;

Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

La Lingère

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.

Cependant vous faut-il quelques autres dentelles ?

Hippolyte

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

Le Libraire, à *Dorimant*.

J'en vais subtilement prendre l'occasion.

(A la lingère.)

La connais-tu, voisine ?

La Lingère

Oui, quelque peu de vue :

Quant au reste, elle m'est tout à fait inconnue.

(Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre, et lui parle à l'oreille.)

Ce cavalier sans doute y trouve plus

d'appas

Que dans tous vos auteurs ?

Cléante

Je n'y manquerai pas.

Dorimant

Si tu ne me vois là, je serai dans la
salle.

*(Il prend un livre sur la boutique du
libraire.)*

Je connais celui-ci ; sa veine est fort
égale ;

Il ne fait point de vers qu'on ne
trouve charmants.

Mais on ne parle plus qu'on fasse de

romans ;

J'ai vu que notre peuple en était
idolâtre.

Le Libraire

La mode est à présent des pièces de
théâtre.

Dorimant

De vrai, chacun s'en pique ; et tel y
met la main,

Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un
quatrain.



Scène VII

Lysandre, Dorimant, le Libraire, le
Mercier

Lysandre

Je te prends sur le livre.

Dorimant

Eh bien, qu'en veux-tu dire ?

Tant d'excellents esprits, qui se
mêlent d'écrire,

Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

Lysandre

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir ?

Beaucoup font bien des vers, et peu la comédie.

Dorimant

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie.

Lysandre

Sans rien spécifier, peu méritent de voir ;

Souvent leur entreprise excède leur

pouvoir :

Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

Dorimant

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique :

Faute de le connaître, on l'habille en fureur

Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.

Lui seul de ses effets a droit de nous instruire ;

Notre plume à lui seul doit se laisser conduire :

Pour en bien discourir, il faut l'avoir
bien fait ;

Un bon poète ne vient que d'un
amant parfait.

Lysandre

Il n'en faut point douter, l'amour a
des tendresses

Que nous n'apprenons point
qu'auprès de nos maîtresses.

Tant de sorte d'appas, de doux
saisissements,

D'agréables langueurs et de
ravissements,

Jusques où d'un bel œil peut
s'étendre l'empire,

Et mille autres secrets que l'on ne
saurait dire

(Quoi que tous nos rimeurs en
mettent par écrit),

Ne se surent jamais par un effort
d'esprit ;

Et je n'ai jamais vu de cervelles bien
faites

Qui traitassent l'amour à la façon
des poètes :

C'est tout un autre jeu. Le style d'un
sonnet

Est fort extravagant dedans un
cabinet ;

Il y faut bien louer la beauté qu'on
adore,

Sans mépriser Vénus, sans médire de
Flore,

Sans que l'éclat des lis, des roses,
d'un beau jour,

Ait rien à démêler avecque notre
amour.

O pauvre comédie, objet de tant de
veines,

Si tu n'es qu'un portrait des actions
humaines,

On te tire souvent sur un original

A qui, pour dire vrai, tu ressembles
fort mal !

Dorimant

Laissons la muse en paix, de grâce à la pareille.

Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'est pas merveille

Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,

Souvent un bon ouvrage a de faibles succès.

Le jugement de l'homme, ou plutôt son caprice,

Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice :

J'en admire beaucoup dont on fait

peu d'état ;

Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'Etat,

La plus grande est toujours de peu de conséquence.

Le Libraire

Vous plairait-il de voir des pièces d'éloquence ?

Lysandre

(Ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui présente.)

J'en lus hier la moitié ; mais son vol est si haut,

Que presque à tous moments je me

trouve en défaut.

Dorimant

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie.

Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie ;

Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

Lysandre, se retirant d'auprès les boutiques.

Le reste du matin où veux-tu l'employer ?

Le Mercier

Voyez deçà, messieurs ; vous plaît-il

rien du nôtre ?

Voyez, je vous ferai meilleur marché
qu'un autre,

Des gants, des baudriers, des rubans,
des castors.



Scène VIII

Dorimant, Lysandre

Dorimant

Je ne saurais encor te suivre si tu sors :

Faisons un tour de salle, attendant mon Cléante.

Lysandre

Qui te retient ici ?

Dorimant

L'histoire en est plaisante :

Tantôt, comme j'étais sur le livre occupé,

Tout proche on est venu choisir du point coupé.

Lysandre

Qui ?

Dorimant

C'est la question ; mais s'il faut s'en remettre

A ce qu'à mes regards sa coiffe a pu permettre,

Je n'ai rien vu d'égal : mon Cléante

la suit,

Et ne reviendra point qu'il n'en soit
bien instruit,

Qu'il n'en sache le nom, le rang et la
demeure.

Lysandre

Ami, le cœur t'en dit.

Dorimant

Nullement, ou je meure ;

Voyant je ne sais quoi de rare en sa
beauté,

J'ai voulu contenter ma curiosité.

Lysandre

Ta curiosité deviendra bientôt
flamme ;

C'est par là que l'amour se glisse
dans une âme.

A la première vue, un objet qui nous
plaît

N'inspire qu'un désir de savoir quel
il est ;

On en veut aussitôt apprendre
davantage,

Voir si son entretien répond à son
visage,

S'il est civil ou rude, importun ou
charmeur,

Eprouver son esprit, connaître son

humeur :

De là cet examen se tourne en
complaisance ;

On cherche si souvent le bien de sa
présence,

Qu'on en fait habitude, et qu'au
point d'en sortir

Quelque regret commence à se faire
sentir :

On revient tout rêveur ; et notre âme
blessée,

Sans prendre garde à rien, cajole sa
pensée.

Ayant rêvé le jour, la nuit à tous
propos

On sent je ne sais quoi qui trouble le
repos ;

Un sommeil inquiet, sur de confus
nuages,

Elève incessamment de flatteuses
images,

Et sur leur vain rapport fait naître
des souhaits

Que le réveil admire et ne dédit
jamais ;

Tout le cœur court en hâte après de
si doux guides ;

Et le moindre larcin que font ses
vœux timides

Arrête le larron, et le met dans les fers.

Dorimant

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers ?

Lysandre

C'est un autre discours ; à présent je ne touche

Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,

Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,

Et contre ses froideurs combattre finement.

Des naturels plus doux...



Scène IX

Dorimant, Lysandre, Cléante

Dorimant

Eh bien, elle s'appelle ?

Cléante

Ne m'informez de rien qui touche
cette belle.

Trois filous rencontrés vers le milieu
du pont,

Chacun l'épée au poing, m'ont voulu
faire affront,

Et sans quelques amis qui m'ont tiré
de peine,

Contr'eux ma résistance eût peut-
être été vaine ;

Ils ont tourné le dos, me voyant
secouru,

Mais ce que je suivais tandis est
disparu.

Dorimant

Les traîtres ! trois contre un !
t'attaquer ! te surprendre !

Quels insolents vers moi s'osent
ainsi méprendre ?

Cléante

Je ne connais qu'un d'eux, et c'est là
le retour

De quelques tours de main qu'il reçut
l'autre jour,

Lorsque, m'ayant tenu quelques
propos d'ivrogne,

Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel
de Bourgogne.

Dorimant

Qu'on le trouve où qu'il soit ; qu'une
grêle de bois

Assemble sur lui seul le châtiment
des trois ;

Et que sous l'étrivière il puisse têt
connaître,

Quand on se prend aux miens, qu'on
s'attaque à leur maître !

Lysandre

J'aime à te voir ainsi décharger ton
courroux :

Mais voudrais-tu parler franchement
entre nous ?

Dorimant

Quoi ! tu doutes encor de ma juste
colère ?

Lysandre

En ce qui le regarde, elle n'est que

légère :

En vain pour son sujet tu fais
l'intéressé ;

Il a paré des coups dont ton cœur est
blessé :

Cet accident fâcheux te vole une
maîtresse ;

Confesse ingénument, c'est là ce qui
te presse.

Dorimant

Pourquoi te confesser ce que tu vois
assez ?

Au point de se former, mes desseins
renversés,

Et mon désir trompé, poussent dans
ces contraintes,

Sous de faux mouvements, de
véritables plaintes.

Lysandre

Ce désir, à vrai dire, est un amour
naissant

Qui ne sait où se prendre, et demeure
impuissant ;

Il s'égare et se perd dans cette
incertitude ;

Et renaissant toujours de ton
inquiétude,

Il te montre un objet d'autant plus
souhaité,

Que plus sa connaissance a de
difficulté.

C'est par là que ton feu davantage
s'allume :

Moins on l'a pu connaître, et plus on
en présume ;

Notre ardeur curieuse en augmente le
prix.

Dorimant

Que tu sais cher ami, lire dans les
esprits !

Et que, pour bien juger d'une secrète
flamme,

Tu pénètres avant dans les ressorts

d'une âme !

Lysandre

Ce n'est pas encor tout, je veux te secourir.

Dorimant

Oh, que je ne suis pas en état de guérir !

L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

Lysandre

Souffre que je te mène en une compagnie

Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous ;

Les divertissements t'y sembleront si
doux,

Ton âme en un moment en sera si
charmée

Que, tous ses déplaisirs dissipés en
fumée,

On gagnera sur toi fort aisément ce
point

D'oublier un objet que tu ne connais
point.

Mais garde-toi surtout d'une jeune
voisine

Que ma maîtresse y mène ; elle est et
belle et fine,

Et sait si dextrement ménager ses

attraits,

Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter
les traits.

Dorimant

Au hasard, fais de moi tout ce que
bon te semble.

Lysandre

Donc, en attendant l'heure, allons
dîner ensemble.



Scène X

Hippolyte, Florice

Hippolyte

Tu me railles toujours.

Florice

S'il ne vous veut du bien,

Dites assurément que je n'y connais rien.

Je le considérais tantôt chez ce

libraire ;

Ses regards de sur vous ne pouvaient
se distraire,

Et son maintien était dans une
émotion

Qui m'instruisait assez de son
affection.

Il voulait vous parler, et n'osait
l'entreprendre.

Hippolyte

Toi, ne me parle point, ou parle de
Lysandre :

C'est le seul dont la vue excite mon
ardeur.

Florice

Et le seul qui pour vous n'a que de la
froideur.

Célidée est son âme, et tout autre
visage

N'a point d'assez beaux traits pour
toucher son courage ;

Son brasier est trop grand, rien ne
peut l'amortir :

En vain son écuyer tâche à l'en
divertir,

En vain, jusques aux cieux portant
votre louange,

Il tâche à lui jeter quelque amorce du
change,

Et lui dit jusque-là que dans votre entretien

Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien ;

Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

Hippolyte

Faute d'être sans doute assez bien entendues.

Florice

Ne le présumez pas, il faut avoir recours

A de plus hauts secrets qu'à ces faibles discours.

Je fus fine autrefois, et depuis mon
veuvage

Ma ruse chaque jour s'est accrue
avec l'âge :

Je me connais en monde, et sais mille
ressorts

Pour débaucher une âme et brouiller
des accords.

Hippolyte

Dis promptement, de grâce.

Florice

A présent l'heure presse,

Et je ne vous saurais donner qu'un
mot d'adresse.

Cette voisine et vous... Mais déjà la
voici.



Scène XI

Célidée, Hippolyte, Florice

Célidée

A force de tarder, tu m'as mise en souci :

Il est temps, et Daphnis par un page me mande

Que pour faire servir on n'attend que ma bande ;

Le carrosse est tout prêt : allons,
veux-tu venir ?

Hippolyte

Lysandre après dîner t'y vient
entretenir ?

Célidée

S'il osait y manquer, je te donne
promesse

Qu'il pourrait bien ailleurs chercher
une maîtresse.



Acte II



Scène première

Hippolyte, Dorimant

Hippolyte

Ne me contez point tant que mon
visage est beau :

Ces discours n'ont pour moi rien du
tout de nouveau ;

Je le sais bien sans vous, et j'ai cet
avantage,

Quelques perfections qui soient sur
mon visage,

Que je suis la première à m'en
apercevoir :

Pour me les bien apprendre, il ne faut
qu'un miroir ;

J'y vois en un moment tout ce que
vous me dites.

Dorimant

Mais vous n'y voyez pas tous vos
rares mérites :

Cet esprit tout divin et ce doux
entretien

Ont des charmes puissants dont il ne
montre rien.

Hippolyte

Vous les montrez assez par cette
après-dînée

Qu'à causer avec moi vous vous êtes
donnée ;

Si mon discours n'avait quelque
charme caché,

Il ne vous tiendrait pas si longtemps
attaché.

Je vous juge plus sage, et plus aimer
votre aise,

Que d'y tarder ainsi sans que rien
vous y plaise ;

Et si je présumais qu'il vous plût

sans raison,

Je me ferais moi-même un peu de trahison ;

Et par ce trait badin qui sentirait l'enfance,

Votre beau jugement recevrait trop d'offense.

Je suis un peu timide, et dût-on me jouer,

Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

Dorimant

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre

Qu'on puisse, en vous louant ni vous
flatter ni feindre ;

On voit un tel éclat en vos brillants
appas,

Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne
l'adorer pas.

Hippolyte

Ni ne l'adorer pas ! Par là vous
voulez dire...

Dorimant

Que mon cœur désormais vit
dessous votre empire,

Et que tous mes desseins de vivre en
liberté

N'ont rien eu d'assez fort contre
votre beauté.

Hippolyte

Quoi ? mes perfections vous donnent
dans la vue ?

Dorimant

Les rares qualités dont vous êtes
pourvue

Vous ôtent tout sujet de vous en
étonner.

Hippolyte

Cessez aussi, monsieur, de vous
l'imaginer.

Si vous brûlez pour moi, ce ne sont

pas merveilles ;

J'ai de pareils discours chaque jour
aux oreilles,

Et tous les gens d'esprit en font
autant que vous.

Dorimant

En amour toutefois je les surpasse
tous.

Je n'ai point consulté pour vous
donner mon âme ;

Votre premier aspect sut allumer ma
flamme,

Et je sentis mon cœur, par un secret
pouvoir,

Aussi prompt à brûler que mes yeux
à vous voir.

Hippolyte

Avoir connu d'abord combien je suis
aimable,

Encor qu'à votre avis il soit
inexprimable,

Ce grand et prompt effet m'assure
puissamment

De la vivacité de votre jugement.

Pour moi, que la nature a faite un
peu grossière,

Mon esprit, qui n'a pas cette vive
lumière,

Conduit trop pesamment toutes ses
fonctions

Pour m'avertir sitôt de vos
perfections.

Je vois bien que vos feux méritent
récompense :

Mais de les seconder ce défaut me
dispense.

Dorimant

Railleuse !

Hippolyte

Excusez-moi, je parle tout de bon.

Dorimant

Le temps de cet orgueil me fera la

raison ;

Et nous verrons un jour, à force de
services,

Adoucir vos rigueurs et finir mes
supplices.



Scène II

Dorimant, Lysandre, Hippolyte,
Florice

(Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter, leur donnant seulement un coup de chapeau.)

Hippolyte

Peut-être l'avenir... Tout beau,
coureur, tout beau !

On n'est pas quitte ainsi pour un

coup de chapeau :

Vous aimez l'entretien de votre fantaisie ;

Mais pour un cavalier c'est peu de courtoisie,

Et cela messied fort à des hommes de cour,

De n'accompagner pas leur salut d'un bonjour.

Lysandre

Puisque auprès d'un sujet capable de nous plaire

La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire,

De peur qu'il en reçût quelque importunité,

J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

Hippolyte

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,

Comme si je pouvais... Que me veux-tu, Florice ?

(Florice sort et parle à Hippolyte à l'oreille.)

Dis-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi,

On me vient d'apporter une fâcheuse loi ;

Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.

Une mère m'appelle.

Dorimant

Adieu, belle Hippolyte,

Adieu : souvenez-vous...

Hippolyte

Mais vous, n'y songez plus.



Scène III

Lysandre

Quoi ! Dorimant, ce mot t'a rendu
tout confus !

Dorimant

Ce mot à mes désirs laisse peu
d'espérance.

Lysandre

Tu ne la vois encor qu'avec
indifférence ?

Dorimant

Comme toi Célidée.

Lysandre

Elle eut donc chez Daphnis,

Hier dans son entretien des charmes
infinis ?

Je te l'avais bien dit que ton âme à sa
vue

Demeurerait, ou prise, ou
puissamment émue ;

Mais tu n'as pas sitôt oublié la
beauté

Qui fit naître au Palais ta curiosité ?

Du moins ces deux objets balancent
ton courage ?

Dorimant

Sais-tu bien que c'est là justement
mon visage,

Celui que j'avais vu le matin au
Palais ?

Lysandre

A ce compte...

Dorimant

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

Lysandre

C'est consentir bientôt à perdre ta franchise.

Dorimant

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

Lysandre

Puisque tu les connais, je ne plains plus ton mal.

Dorimant

Leur coup, pour les connaître, en est-il moins fatal ?

Lysandre

Non, mais du moins ton cœur n'est plus à la torture

De voir tes vœux forcés d'aller à
l'aventure ;

Et cette belle humeur de l'objet qui
t'a pris...

Dorimant

Sous un accueil riant cache un subtil
mépris.

Ah, que tu ne sais pas de quel air on
me traite !

Lysandre

Je t'en avais jugé l'âme fort
satisfaite :

Et cette gaie humeur, qui brillait
dans ses yeux,

M'en promettait pour toi quelque chose de mieux.

Dorimant

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,

Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grâce,

Par où tout de nouveau je me laisse gagner,

Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.

Loin de s'en affaiblir, mon amour s'en augmente ;

Je demeure charmé de ce qui me tourmente.

Je pourrais de toute autre être le
possesseur,

Que sa possession aurait moins de
douceur.

Je ne suis plus à moi quand je vois
Hippolyte

Rejeter ma louange et vanter son
mérite,

Négliger mon amour ensemble et
l'approuver,

Me remplir tout d'un temps d'espoir
et m'en priver,

Me refuser son cœur en acceptant
mon âme,

Faire état de mon choix en méprisant
ma flamme.

Hélas ! en voilà trop : le moindre de
ces traits

A pour me retenir de trop puissants
attraits ;

Trop heureux d'avoir vu sa froideur
enjouée

Ne se point offenser d'une ardeur
avouée !

Lysandre

Son adieu toutefois te défend d'y
songer,

Et ce commandement t'en devrait
dégager.

Dorimant

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu
s'offense ;

Il me donne un conseil plutôt qu'une
défense,

Et par ce mot d'avis, son cœur sans
amitié

Du temps que j'y perdrai montre
quelque pitié.

Lysandre

Soit défense ou conseil, de rien ne
désespère ;

Je te réponds déjà de l'esprit de sa
mère.

Pleirante son voisin lui parlera pour
toi ;

Il peut beaucoup sur elle, et fera tout
pour moi.

Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour
maîtresse.

Tâche à vaincre Hippolyte avec un
peu d'adresse,

Et n'appréhende pas qu'il en faille
beaucoup :

Tu verras sa froideur se perdre tout
d'un coup.

Elle ne se contraint à cette
indifférence

Que pour rendre une entière et pleine

déférence,

Et cherche, en déguisant son propre
sentiment,

La gloire de n'aimer que par
commandement.

Dorimant

Tu me flattes, ami, d'une attente
frivole.

Lysandre

L'effet suivra de près.

Dorimant

Mon cœur, sur ta parole,

Ne se résout qu'à peine à vivre plus
content.

Lysandre

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend ;

J'y donnerai bon ordre. Adieu : le temps me presse,

Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse ;

Quelques commissions dont elle m'a chargé

M'obligent maintenant à prendre ce congé.



Scène IV

Dorimant, Florice

Dorimant, *seul*.

Dieux ! qu'il est malaisé qu'une âme
bien atteinte

Conçoive de l'espoir qu'avec un peu
de crainte !

Je dois toute croyance à la foi d'un
ami,

Et n'ose cependant m'y fier qu'à
demi.

Hippolyte, d'un mot, chasserait ce
caprice.

Est-elle encore en haut ?

Florice

Encore.

Dorimant

Adieu, Florice.

Nous la verrons demain.



Scène V

Hippolyte, Florice

Florice

Il vient de s'en aller.

Sortez.

Hippolyte

Mais fallait-il ainsi me rappeler,

Me supposer ainsi des ordres d'une
mère ?

Sans mentir, contre toi j'en suis
toute en colère :

A peine ai-je attiré Lysandre en nos
discours,

Que tu viens par plaisir en arrêter le
cours.

Florice

Eh bien ! prenez-vous-en à mon
impatience

De vous communiquer un trait de ma
science :

Cet avis important tombé dans mon
esprit

Méritait qu'aussitôt Hippolyte
l'apprît ;

Je vais sans perdre temps y disposer
Aronte.

Hippolyte

J'ai la mine après tout d'y trouver
mal mon conte.

Florice

Je sais ce que je fais, et ne perds
point mes pas ;

Mais de votre côté ne vous épargnez
pas ;

Mettez tout votre esprit à bien mener
la ruse.

Hippolyte

Il ne faut point par là te préparer

d'excuse.

Va, suivant le succès, je veux à
l'avenir

Du mal que tu m'as fait perdre le
souvenir.



Scène VI

Hippolyte, Célidée

Hippolyte, *frappant à la porte de Célidée.*

Célidée, es-tu là ?

Célidée

Que me veut Hippolyte ?

Hippolyte

Délasser mon esprit une heure en ta

visite.

Que j'ai depuis un jour un importun
amant !

Et que, pour mon malheur, je plais à
Dorimant !

Célidée

Ma sœur, que me dis-tu ? Dorimant
t'importune !

Quoi ! j'enviais déjà ton heureuse
fortune,

Et déjà dans l'esprit je sentais
quelque ennui

D'avoir connu Lysandre auparavant
que lui.

Hippolyte

Ah ! ne me raille point. Lysandre, qui
t'engage,

Est le plus accompli des hommes de
son âge.

Célidée

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est
bien autant.

Mon cœur a de la peine à demeurer
constant ;

Et pour te découvrir jusqu'au fond
de mon âme,

Ce n'est plus que ma foi qui conserve
ma flamme :

Lysandre me déplaît de me vouloir
du bien.

Plût aux dieux que son change
autorisât le mien,

Ou qu'il usât vers moi de tant de
négligence,

Que ma légèreté se pût nommer
vengeance !

Si j'avais un prétexte à me
mécontenter,

Tu me verrais bientôt résoudre à le
quitter.

Hippolyte

Simple, présumes-tu qu'il devienne
volage

Tant qu'il verra l'amour régner sur
ton visage ?

Ta flamme trop visible entretient ses
ferveurs,

Et ses feux dureront autant que tes
faveurs.

Célidée

Il semble, à t'écouter, que rien ne le
retienne

Que parce que sa flamme a l'aveu de
la mienne.

Hippolyte

Que sais-je ? Il n'a jamais éprouvé
tes rigueurs ;

L'amour en même temps sut
embraser vos cœurs ;

Et même j'ose dire, après beaucoup
de monde,

Que sa flamme vers toi ne fut que la
seconde.

Il se vit accepter avant que de
s'offrir ;

Il ne vit rien à craindre, il n'eut rien à
souffrir ;

Il vit sa récompense acquise avant la
peine,

Et devant le combat sa victoire
certaine.

Un homme est bien cruel quand il ne

donne pas

Un cœur qu'on lui demande avecque
tant d'appas.

Qu'à ce prix la constance est une
chose aisée,

Et qu'autrefois par là je me vis
abusée !

Alcidor, que mes yeux avaient si fort
épris,

Courut au changement dès le premier
mépris.

La force de l'amour paraît dans la
souffrance.

Je le tiens fort douteux, s'il a tant
d'assurance.

Qu'on en voit s'affaiblir pour un peu
de longueur !

Et qu'on en voit céder à la moindre
rigueur !

Célidée

Je connais mon Lysandre, et sa
flamme est trop forte

Pour tomber en soupçon qu'il
m'aime de la sorte.

Toutefois un dédain éprouvera ses
feux.

Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce
que je veux ;

Il me rendra constante, ou me fera

volage :

S'il m'aime, il me retient ; s'il
change, il me dégage.

Suivant ce qu'il aura d'amour ou de
froideur,

Je suivrai ma nouvelle ou ma
première ardeur.

Hippolyte

En vain tu t'y résous : ton âme un
peu contrainte,

Au travers de tes yeux lui trahira ta
feinte.

L'un d'eux dédira l'autre, et toujours
un souris

Lui fera voir assez combien tu le chéris.

Célidée

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade ;

J'armerai de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,

Et réglerai si bien toutes mes actions,

Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

Pour le moins aussitôt que par cette conduite

Tu seras de son cœur suffisamment instruite,

S'il demeure constant, l'amour et la pitié,

Avant que dire adieu, renoueront l'amitié.

Célidée

Il va bientôt venir. Va-t'en, et sois certaine

De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

Hippolyte

Et demain ?

Célidée

Je t'irai conter ses mouvements

Et touchant l'avenir prendre tes
sentiments.

O dieux ! si je pouvais changer sans
infamie !

Hippolyte

Adieu. N'épargne en rien ta plus
fidèle amie.



Scène VII

Célidée

Quel étrange combat ! Je meurs de le
quitter,

Et mon reste d'amour ne le peut
maltraiter.

Mon âme veut et n'ose, et bien que
refroidie,

N'aura trait de mépris si je ne l'étudie.

Tout ce que mon Lysandre a de perfections

Se vient offrir en foule à mes affections.

Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne,

Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.

Pour régler sur ce point mon esprit balancé,

J'attends ses mouvements sur mon dédain forcé ;

Ma feinte éprouvera si son amour est

vraie.

Hélas ! ses yeux me font une nouvelle
plaie.

Prépare-toi, mon cœur, et laisse à
mes discours

Assez de liberté pour trahir mes
amours.



Scène VIII

Lysandre, Célidée

Célidée

Quoi ? j'aurai donc de vous encore une visite !

Vraiment pour aujourd'hui je m'en estimais quitte.

Lysandre

Une par jour suffit, si tu veux

endurer

Qu'autant comme le jour je la fasse
durer.

Célidée

Pour douce que nous soit l'ardeur
qui nous consume,

Tant d'importunité n'est point sans
amertume.

Lysandre

Au lieu de me donner ces
appréhensions,

Apprends ce que j'ai fait sur tes
commissions.

Célidée

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire

D'un entretien chargeant, et qui m'allait déplaire.

Lysandre

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens ?

Célidée

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

Lysandre

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

Célidée

Ne vous flattez point tant que ce soit
raillerie.

Ce que j'ai dans l'esprit je ne le puis
celer,

Et ne suis pas d'humeur à rien
dissimuler.

Lysandre

Quoi ! que vous ai-je fait ? d'où
provient ma disgrâce ?

Quel sujet avez-vous d'être pour moi
de glace ?

Ai-je manqué de soins ? ai-je manqué
de feux ?

Vous ai-je dérobé le moindre de mes
vœux ?

Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence ?

Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance ?

Célidée

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.

Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus ;

Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même ;

Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

Lysandre

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

Célidée

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

Lysandre

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice

Vous porte à me traiter avec cette injustice,

Vous de qui le serment m'a reçu pour époux ?

Célidée

J'en perds le souvenir aussi bien que

de vous.

Lysandre

Evitez-en la honte et fuyez-en le blâme.

Célidée

Je les veux accepter pour peines de ma flamme.

Lysandre

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

Célidée

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

Lysandre

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?

Ah ! cessez vos mépris, ou me privez de vie.

Célidée

Eh bien ! soit, un adieu les va faire cesser :

Aussi bien ce discours ne fait que me lasser.

Lysandre

Ah ! redouble plutôt ce dédain qui me tue,

Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue ;

Que j'adore tes yeux, tout cruels
qu'ils me sont ;

Qu'ils reçoivent mes vœux pour le
mal qu'ils me font.

Invente à me gêner quelque rigueur
nouvelle ;

Traite, si tu le veux, mon âme en
criminelle :

Dis que je suis ingrat, appelle-moi
léger ;

Impute à mes amours la honte de
changer ;

Dedans mon désespoir fais éclater ta
joie ;

Et tout me sera doux, pourvu que je

te voie.

Tu verras tes mépris n'ébranler point
ma foi,

Et mes derniers soupirs ne voler
qu'après toi.

Ne crains point de ma part de
reproche ou d'injure,

Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure.

Mon feu supprimera ces titres
odieux ;

Mes douleurs céderont au pouvoir de
tes yeux ;

Et mon fidèle amour, malgré leur vie
atteinte,

Pour t'adorer encore étouffera ma
plainte.

Célidée

Adieu. Quelques encens que tu
veilles m'offrir,

Je ne me saurais plus résoudre à les
souffrir.



Scène IX

Lysandre

Célidée ! Ah, tu fuis ! tu fuis donc, et
tu n'oses

Faire tes yeux témoins d'un trépas
que tu causes !

Ton esprit, insensible à mes feux
innocents,

Craint de ne l'être pas aux douleurs
que je sens :

Tu crains que la pitié qui se glisse en
ton âme

N'y rejette un rayon de ta première
flamme,

Et qu'elle ne t'arrache un soudain
repentir,

Malgré tout cet orgueil qui n'y peut
consentir.

Tu vois qu'un désespoir dessus mon
front exprime

En mille traits de feu mon ardeur et
ton crime ;

Mon visage t'accuse, et tu vois dans

mes yeux

Un portrait que mon cœur conserve
beaucoup mieux.

Tous mes soins, tu le sais, furent
pour Célidée :

La nuit ne m'a jamais retracé d'autre
idée,

Et tout ce que Paris a d'objets
ravissants

N'a jamais ébranlé le moindre de
mes sens.

Ton exemple à changer en vain me
sollicite ;

Dans ta volage humeur j'adore ton
mérite ;

Et mon amour, plus fort que mes
ressentiments,

Conserve sa vigueur au milieu des
tourments,

Reviens, mon cher souci,
puisque'après tes défenses

Mes plus vives ardeurs sont pour toi
des offenses.

Vois comme je persiste à te désobéir,

Et par là, si tu peux, prends droit de
me haïr.

Fol, je présume ainsi rappeler
l'inhumaine,

Qui ne veut pas avoir de raisons à sa

haine ?

Puisqu'elle a sur mon cœur un
pouvoir absolu,

Il lui suffit de dire : « Ainsi je l'ai
voulu. »

Cruelle, tu le veux ! C'est donc ainsi
qu'on traite

Les sincères ardeurs d'une amour si
parfaite ?

Tu me veux donc trahir ? Tu le veux,
et ta foi

N'est qu'un gage frivole à qui vit
sous ta loi ?

Mais je veux l'endurer sans bruit,
sans résistance ;

Tu verras ma langueur, et non mon
inconstance ;

Et de peur de t'ôter un captif par ma
mort,

J'attendrai ce bonheur de mon
funeste sort.

Jusque-là mes douleurs, publiant ta
victoire,

Sur mon front pâlisant élèveront ta
gloire,

Et sauront en tous lieux hautement
témoigner

Que, sans me refroidir, tu m'as pu
dédaigner.



Acte III



Scène première

Lysandre, Aronte

Lysandre

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède.

Aronte

Souverain toutefois au mal qui vous possède,

Croyez-moi, j'en ai vu des succès

merveilleux

A remettre au devoir ces esprits
orgueilleux :

Quand on leur sait donner un peu de
jalousie,

Ils ont bientôt quitté ces traits de
fantaisie ;

Car enfin tout l'éclat de ces
emportements

Ne peut avoir pour but de perdre
leurs amants.

Lysandre

Que voudrait donc par là mon
ingrate maîtresse ?

Aronte

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.

Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris ?

Tant qu'elle vous a cru légèrement épris,

Que votre chaîne encor n'était pas assez forte,

Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte ?

Vous ignoriez alors l'usage des soupirs ;

Ce n'étaient que douceurs, ce n'étaient que plaisirs :

Son esprit avisé voulait par cette
ruse

Etablir un pouvoir dont maintenant
elle use.

Remarquez-en l'adresse ; elle fait
vanité

De voir dans ses dédains votre
fidélité.

Votre humeur endurente à ces
rigueurs l'invite.

On voit par là vos feux, par vos feux
son mérite ;

Et cette fermeté de vos affections

Montre un effet puissant de ses

perfections.

Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,

Puisque sa gloire augmente,
augmentant votre peine ?

Rabattez cet orgueil, faites-lui
soupçonner

Que vous vous en piquez jusqu'à
l'abandonner.

La crainte d'en voir naître une si
juste suite

A vivre comme il faut l'aura bientôt
réduite ;

Elle en fuira la honte, et ne souffrira
pas

Que ce change s'impute à son
manque d'appas.

Il est de son honneur d'empêcher
qu'on présume

Qu'on éteigne aisément les flammes
qu'elle allume.

Feignez d'aimer quelque autre, et
vous verrez alors

Combien à vous reprendre elle fera
d'efforts.

Lysandre

Mais peux-tu me juger capable d'une
feinte ?

Aronte

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

Lysandre

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

Aronte

Pour les faire finir, il faut les imiter.

Lysandre

Faut-il être inconstant pour la rendre fidèle ?

Aronte

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

Lysandre

Que de raisons, Aronte, à combattre
mon cœur,

Qui ne peut adorer que son premier
vainqueur !

Du moins auparavant que l'effet en
éclate,

Fais un effort pour moi, va trouver
mon ingrate :

Mets-lui devant les yeux mes services
passés,

Mes feux si bien reçus, si mal
récompensés,

L'excès de mes tourments et de ses
injustices ;

Emploie à la gagner tes meilleurs

artifices.

Que n'obtiendras-tu point par ta
dextérité,

Puisque tu viens à bout de ma
fidélité ?

Aronte

Mais, mon possible fait, si cela ne
succède ?

Lysandre

Je feindrai dès demain qu'Aminte me
possède.

Aronte

Aminte ! Ah ! commencez la feinte
dès demain ;

Mais n'allez point courir au faubourg
Saint-Germain.

Et quand penseriez-vous que cette
âme cruelle

Dans le fond du Marais en reçût la
nouvelle ?

Vous seriez tout un siècle à lui
vouloir du bien,

Sans que votre arrogante en apprît
jamais rien.

Puisque vous voulez feindre, il faut
feindre à sa vue,

Qu'aussitôt votre feinte en puisse
être aperçue,

Qu'elle blesse les yeux de son esprit

jaloux,

Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.

Ce sera faire au vôtre un peu de violence ;

Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

Lysandre

Hippolyte, en ce cas, serait fort à propos ;

Mais je crains qu'un ami en perdît le repos.

Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,

Autant que Célidée en aurait de l'ombrage.

Aronte

Vous verrez si soudain rallumer son amour,

Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour ;

Et vous aurez après un sujet de risée

Des soupçons mal fondés de son âme abusée.

Lysandre

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons,

En ces extrémités, quel avis nous

prendrons.



Scène II

Aronte, Florice

Aronte, *seul*.

Sans que pour l'apaiser je me rompe
la tête,

Mon message est tout fait et sa
réponse prête.

Bien loin que mon discours pût la
persuader,

Elle n'aura jamais voulu me regarder.

Une promptre retraite au seul nom de
Lysandre,

C'est par où ses dédain se seront
fait entendre.

Mes amours du passé ne m'ont que
trop appris

Avec quelles couleurs il faut peindre
un mépris.

A peine faisait-on semblant de me
connaître,

De sorte...

Florice

Aronte, eh bien, qu'as-tu fait vers

ton maître ?

Le verrons-nous bientôt ?

Aronte

N'en sois plus en souci ;

Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

Florice

Prêt à lui témoigner...

Aronte

Tout prêt. Adieu. Je tremble

Que de chez Célidée on ne nous voie ensemble.



Scène III

Hippolyte, Florice

Hippolyte

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

Florice

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter...

Toutefois je ne sais si je vous le dois

dire.

Hippolyte

Que tu te plais, Florice, à me mettre
en martyre !

Florice

Il faut vous préparer à des
ravisements...

Hippolyte

Ta longueur m'y prépare avec bien
des tourments.

Dépêche ; ces discours font mourir
Hippolyte.

Florice

Mourez donc promptement, que je

vous ressuscite.

Hippolyte

L'insupportable femme ! Enfin diras-tu rien ?

Florice

L'impatiente fille ! Enfin tout ira bien.

Hippolyte

Enfin tout ira bien ? Ne saurai-je autre chose ?

Florice

Il faut que votre esprit là-dessus se repose.

Vous ne pouviez tantôt souffrir de

longs propos,

Et pour vous obliger, j'ai tout dit en
trois mots ;

Mais ce que maintenant vous n'en
pouvez apprendre,

Vous l'apprendrez bientôt plus au
long de Lysandre.

Hippolyte

Tu ne flattes mon cœur que d'un
espoir confus.

Florice

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez
plus.



Scène IV

Célidée, Hippolyte, Florice

Célidée

Mon abord importun rompt votre
conférence :

Tu m'en voudras du mal.

Hippolyte

Du mal ? et l'apparence ?

Je ne sais pas aimer de si mauvaise

foi ;

Et tout à l'heure encor je lui parlais
de toi.

Célidée

Je me retire donc, afin que sans
contrainte...

Hippolyte

Quitte cette grimace, et mets à part la
feinte.

Tu fais la réservée en ces occasions,

Mais tu meurs de savoir ce que nous
en disions.

Célidée

Tu meurs de le conter plus que moi

de l'apprendre,

Et tu prendrais pour crime un refus
de l'entendre.

Puis donc que tu le veux, ma
curiosité...

Hippolyte

Vraiment, tu me confonds de ta
civilité.

Célidée

Voilà de tes détours, et comme tu
diffères

A me dire en quel point vous teniez
mes affaires.

Hippolyte

Nous parlions du dessein d'éprouver
ton amant.

Tu l'as vu réussir à ton
contentement ?

Célidée

Je viens te voir exprès pour t'en dire
l'issue :

Que je m'en suis trouvée
heureusement déçue !

Je présumais beaucoup de ses
affections,

Mais je n'attendais pas tant de
submissions.

Jamais le désespoir qui saisit son
courage

N'en put tirer un mot à mon désavantage ;

Il tenait mes dédains encor trop précieux,

Et ses reproches même étaient officieux.

Aussi ce grand amour a rallumé ma flamme :

Le change n'a plus rien qui chatouille mon âme ;

Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,

Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

Florice

Quoi que vous ayez vu de sa
persévérance,

N'en prenez pas encore une entière
assurance.

L'espoir de vous fléchir a pu le
premier jour

Jeter sur son dépit ces beaux dehors
d'amour ;

Mais vous verrez bientôt que pour
qui le méprise

Toute légèreté lui semblera permise.

J'ai vu des amoureux de toutes les
façons.

Hippolyte

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.

L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience

Tient éternellement son âme en défiance ;

Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

Célidée

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.

Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,

Et lors sa fermeté te sera mieux connue ;

Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,

Que Florice elle-même avouera qu'elle a tort.

Hippolyte

Ce sera trop longtemps lui paraître cruelle.

Célidée

Tu connaîtras par là combien il m'est fidèle.

Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

Hippolyte

Et quand te résous-tu de le mettre en repos ?

Célidée

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,

Que mes feux violents s'expliquent sans contrainte ;

Et pour le rappeler des portes du trépas,

Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.



Scène V

Lysandre, Célidée, Hippolyte, Florice

Lysandre

Merveille des beautés, seul objet qui
m'engage...

Célidée

N'oubliez-vous jamais cet
importun langage ?

Vous obstiner encore à me

persécuter,

C'est prendre du plaisir à vous voir
maltraiter.

Perdez mon souvenir avec votre
espérance,

Et ne m'accablez plus de cette
déférence.

Il faut, pour m'arrêter, des entretiens
meilleurs.

Lysandre

Quoi ! vous prenez pour vous ce que
j'adresse ailleurs ?

Adore qui voudra votre rare mérite,

Un change heureux me donne à la

belle Hippolyte :

Mon sort en cela seul a voulu me trahir,

Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,

Et que mon feu passé vous va rendre si vaine

Que vous imputerez ma flamme à votre haine,

A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentiments,

L'effet de ma raison à vos commandements.

Célidée

Tant s'en faut que je prenne une si
triste gloire,

Je chasse mes dédains même de ma
mémoire,

Et dans leur souvenir rien ne me
semble doux,

Puisqu'en le conservant je penserais
à vous.

Lysandre, à Hippolyte.

Beauté de qui les yeux, nouveaux
rois de mon âme,

Me font être léger sans en craindre le
blâme...

Hippolyte

Ne vous emportez point à ces propos perdus,

Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dus ;

Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.

Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,

Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.

Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.

Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite

Aux importunités dont elle s'est

défaite.

Lysandre

Que son exemple encor réglât mes actions !

Cela fut bon du temps de mes affections ;

A présent que mon cœur adore une autre reine,

A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

Hippolyte

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

Lysandre

C'est elle seulement que je dois imiter.

Hippolyte

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige ?

C'est à me négliger, comme je vous néglige.

Lysandre

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,

A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux :

Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

Hippolyte

J'appréhenderais fort d'être trop
bien reçue,

Et qu'au lieu du plaisir de me voir
imiter

Je n'eusse que l'honneur de me faire
écouter,

Pour n'avoir que la honte après de
me dédire.

Lysandre

Souffrez donc que mon cœur sans
exemple soupire,

Qu'il aime sans exemple, et que mes
passions

S'égalent seulement à vos
perfections.

Je vaincrai vos rigueurs par mon
humble service,

Et ma fidélité...

Célidée

Viens avec moi, Florice :

J'ai des nippes en haut que je veux te
montrer.



Scène VI

Hippolyte, Lysandre

Hippolyte

Quoi ? sans la retenir, vous la laissez rentrer ?

Allez, Lysandre, allez ; c'est assez de contraintes ;

J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.

Suivez ce bel objet dont les charmes
puissants

Sont et seront toujours absolus sur
vos sens.

Quoi qu'après ses dédains un peu
d'orgueil publie,

Son mérite est trop grand pour
souffrir qu'on l'oublie ;

Elle a des qualités, et de corps, et
d'esprit,

Dont pas un cœur donné jamais ne se
reprit.

Lysandre

Mon change fera voir l'avantage des
vôtres,

Qu'en la comparaison des unes et
des autres

Les siennes désormais n'ont qu'un
éclat terni,

Que son mérite est grand, et le vôtre
infini.

Hippolyte

Que j'emporte sur elle aucune
préférence !

Vous tenez des discours qui sont
hors d'apparence ;

Elle me passe en tout ; et dans ce
changement,

Chacun vous blâmerait de peu de

jugement.

Lysandre

M'en blâmer en ce cas, c'est en
manquer soi-même,

Et choquer la raison, qui veut que je
vous aime.

Nous sommes hors du temps de cette
vieille erreur

Qui faisait de l'amour une aveugle
fureur,

Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour
conduite

Le mouvement d'une âme et surprise
et séduite.

Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le
connaissaient pas ;

C'est par les yeux qu'il entre, et nous
dit vos appas ;

Lors notre esprit en juge ; et suivant
le mérite,

Il fait croître une ardeur que cette
vue excite.

Si la mienne pour vous se relâche un
moment,

C'est lors que je croirai manquer de
jugement ;

Et la même raison qui vous rend
admirable

Doit rendre comme vous ma flamme

incomparable.

Hippolyte

Épargnez avec moi ces propos
affétés.

Encore hier Célidée avait ces
qualités ;

Encore hier en mérite elle était sans
pareille.

Si je suis aujourd'hui cette unique
merveille,

Demain quelque autre objet, dont
vous suivrez la loi,

Gagnera votre cœur et ce titre sur
moi.

Un esprit inconstant a toujours cette
adresse.



Scène VII

Chrysante, Pleirante, Hippolyte,
Lysandre

Chrysante

Monsieur, j'aime ma fille avec trop
de tendresse

Pour la vouloir contraindre en ses
affections.

Pleirante

Madame, vous saurez ses inclinations ;

Elle voudra vous plaire, et je l'en vois sourire.

(A Lysandre.)

Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

Chrysante

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.



Scène VIII

Chrysante, Hippolyte

Chrysante

Devinerais-tu bien quels étaient nos discours ?

Hippolyte

Il vous parlait d'amour peut-être ?

Chrysante

Oui : que t'en semble ?

Hippolyte

D'âge presque pareils, vous seriez bien ensemble.

Chrysante

Tu me donnes vraiment un gracieux détour ;

C'était pour ton sujet qu'il me parlait d'amour.

Hippolyte

Pour moi ? Ces jours passés, un poète qui m'adore,

Du moins à ce qu'il dit, m'égalait à l'Aurore ;

Je me raillais alors de sa

comparaison.

Mais, si cela se fait, il avait bien raison.

Chrysante

Avec tout ce babil, tu n'es qu'une étourdie.

Le bonhomme est bien loin de cette maladie ;

Il veut te marier, mais c'est à Dorimant :

Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

Hippolyte

Dessus tous mes désirs vous êtes

absolue,

Et si vous le voulez, m'y voilà
résolue.

Dorimant vaut beaucoup, je vous le
dis sans fard ;

Mais remarquez un peu le trait de ce
vieillard :

Lysandre si longtemps a brûlé pour
sa fille,

Qu'il en faisait déjà l'appui de sa
famille ;

A présent que ses feux ne sont plus
que pour moi,

Il voudrait bien qu'un autre eût
engagé ma foi,

Afin que sans espoir dans cette
amour nouvelle,

Un nouveau changement le ramenât
vers elle.

N'avez-vous point pris garde, en
vous disant adieu,

Qu'il a presque arraché Lysandre de
ce lieu ?

Chrysante

Simple ! ce qu'il en fait, ce n'est qu'à
sa prière.

Et Lysandre tient même à faveur
singulière...

Hippolyte

Je sais que Dorimant est un de ses amis ;

Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis

Que pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,

Lysandre me faisait ses offres de service.

Chrysante

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous.

Quelque secret mystère est caché là-dessous.

Allons, pour en tirer la vérité plus claire,

Seules dedans ma chambre examiner
l'affaire ;

Ici quelque importun pourrait nous
aborder.



Scène IX

Hippolyte, Florice

Hippolyte

J'aurai bien de la peine à la persuader :

Ah, Florice ! en quel point laisses-tu Célidée ?

Florice

De honte et de dépit tout à fait

possédée.

Hippolyte

Que t'a-t-elle montré ?

Florice

Cent choses à la fois,

Selon que le hasard les mettait sous
ses doigts :

Ce n'était qu'un prétexte à faire sa
retraite.

Hippolyte

Elle t'a témoigné d'être fort
satisfaite ?

Florice

Sans que je vous amuse en discours
superflus,

Son visage suffit pour juger du
surplus.

(Hippolyte regarde Célidée.)

Ses pleurs ne se sauraient empêcher
de descendre ;

Et j'en aurais pitié si je n'aimais
Lysandre.



Scène X

Célidée

Infidèles témoins d'un feu mal
allumé,

Soyez-les de ma honte ; et vous
fondant en larmes,

Punissez-vous, mes yeux, d'avoir
trop présumé

Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir su me
flatter,

D'avoir pris le parti d'un ingrat qui
me trompe,

S'il ne fit le constant qu'afin de me
quitter

Avecque plus de pompe ?

Quand je m'en veux défaire, il est
parfait amant ;

Quand je veux le garder, il n'en fait
plus de compte ;

Et n'ayant pu le perdre avec
contentement,

Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente
mon regret ;

Par là mon désespoir davantage se
pique.

Quand je le crus constant, mon
plaisir fut secret,

Et ma honte est publique.

Le traître avait senti qu'alors me
négliger

C'était à Dorimant livrer toute mon
âme ;

Et la constance plut à cet esprit léger

Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre
en naissant,

Autant m'en faudra-t-il à la faire
renaître :

De peur qu'a cet amour d'être encore
impuissant,

Il n'ose plus paraître.

Outre que, de mon cœur pleinement
exilé,

Et n'y conservant plus aucune
intelligence,

Il est trop glorieux pour n'être
rappelé

Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'aperçois celui qui le porte en
ses yeux.

Courage donc, mon cœur ; espérons
un peu mieux.

Je sens bien que déjà devers lui tu
t'envoles ;

Mais pour t'accompagner je n'ai
point de paroles :

Ma honte et ma douleur, surmontant
mes désirs,

N'en laissent le passage ouvert qu'à
mes soupirs.



Scène XI

Dorimant, Célidée, Cléante

Dorimant

Dans ce profond penser, pâle, triste,
abattue,

Ou quelque grand malheur de
Lysandre vous tue,

Ou bientôt vos douleurs
l'accableront d'ennuis.

Célidée

Il est cause en effet de l'état où je suis,

Non pas en la façon qu'un ami s' imagine,

Mais...

Dorimant

Vous n'achevez point, faut-il que je devine ?

Célidée

Permettez que je cède à la confusion,
Qui m'étouffe la voix en cette occasion.

J'ai d'incroyables traits de Lysandre

à vous dire !

Mais ce reste du jour souffrez que je respire,

Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

(Elle sort.)

Dorimant

De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir ?

Dieux ! elle se dérobe, et me laisse en un doute...

Poursuivons toutefois notre première route ;

Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat

me surprit,

De ce fâcheux soupçon purgeront
mon esprit.

(A Cléante)

Frappe.



Scène XII

Dorimant, Florice, Cléante

Florice

Que vous plaît-il ?

Dorimant

Peut-on voir Hippolyte ?

Florice

Elle vient de sortir pour faire une visite.

Dorimant

Ainsi, tout aujourd'hui mes pas ont été vains.

Florice, à ce défaut, fais-lui mes baisemains.

Florice, *seule*.

Ce sont des compliments qu'il fait mauvais lui faire.

Depuis que ce Lysandre a tâché de lui plaire,

Elle ne veut plus être au logis que pour lui,

Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.



Acte IV



Scène première

Hippolyte, Aronte

Hippolyte

A cet excès d'amour qu'il me faisait paraître,

Je me croyais déjà maîtresse de ton maître ;

Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.

Qu'il a l'esprit adroit quand il veut
déguiser !

Et que pour mettre en jour ces
compliments frivoles,

Il sait bien ajuster ses yeux à ses
paroles !

Mais je me promets tant de ta
dextérité,

Qu'il tournera bientôt la feinte en
vérité.

Aronte

Je n'ose l'espérer : sa passion trop
forte

Déjà vers son objet malgré moi le
remporte ;

Et comme s'il avait reconnu son erreur,

Vos yeux lui sont à charge, et sa feinte en horreur :

Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle

Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,

Attaquer son orgueil par des submissions...

Hippolyte

J'entends assez le but de tes commissions.

Tu vas tâcher pour lui d'amollir son

courage ?

Aronte

J'emploie auprès de vous le temps de
ce message,

Et la ferai parler tantôt à mon retour

D'une façon mal propre à donner de
l'amour ;

Mais après mon rapport, si son
ardeur extrême

Le résout à porter son message lui-
même,

Je ne répons de rien. L'amour qu'ils
ont tous deux

Vaincra notre artifice, et parlera

pour eux.

Hippolyte

Sa maîtresse éblouie ignore encor ma
flamme,

Et laisse à mes conseils tout pouvoir
sur son âme.

Ainsi tout est à nous, s'il ne faut
qu'empêcher

Qu'un si fidèle amant n'en puisse
rapprocher.

Aronte

Qui pourrait toutefois en détourner
Lysandre,

Ce serait le plus sûr.

Hippolyte

N'oses-tu l'entreprendre ?

Aronte

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,

Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

Hippolyte

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,

Jusque-là qu'entre eux deux son âme était égale ;

Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,

Lui montra tant d'amour qu'il
regagna son cœur.

Aronte

Donc à voir Célidée et Dorimant
ensemble,

Quelque dieu qui vous aime
aujourd'hui les assemble.

Hippolyte

Fais-les voir à ton maître, et ne perds
point ce temps,

Puisque de là dépend le bonheur que
j'attends.



Scène II

Dorimant, Célidée, Aronte

Dorimant

Aronte, un mot. Tu fuis ? Crains-tu
que je te voie ?

Aronte

Non ; mais pressé d'aller où mon
maître m'envoie,

J'avais doublé le pas sans vous

apercevoir.

Dorimant

D'où viens-tu ?

Aronte

D'un logis vers la Croix-du-Tiroir.

Dorimant

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage ?

Aronte

Non ; je cours au Palais faire encore un message.

Dorimant

Et c'en est le chemin de passer par

ici ?

Aronte

Souffrez que j'aïlle ôter mon maître
de souci ;

Il meurt d'impatience à force de
m'attendre.

Dorimant

Et touchant mes amours ne peux-tu
rien m'apprendre ?

As-tu vu depuis peu l'objet que je
chéris ?

Aronte

Oui, tantôt en passant j'ai rencontré
Chloris.

Dorimant

Tu cherches des détours : je parle
d'Hippolyte.

Célidée

Et c'est là seulement le discours qu'il
évite.

Tu t'enfermes, Aronte ; et, pris au
dépourvu,

En vain tu veux cacher ce que nous
avons vu.

Va, ne sois point honteux des crimes
de ton maître :

Pourquoi désavouer ce qu'il fait trop
paraître ?

Il la sert à mes yeux, cet infidèle
amant,

Et te vient d'envoyer lui faire un
compliment.

(Aronte sort.)



Scène III

Dorimant, Célidée

Célidée

Après cette retraite et ce morne
silence,

Pouvez-vous bien encor demeurer en
balance ?

Dorimant

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en

ont trop dit :

Aronte, en me parlant, était tout interdit,

Et sa confusion portait sur son visage

Assez et trop de jour pour lire son message.

Traître, traître Lysandre, est-ce là donc le fruit

Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit ?

Célidée

Connaissez tout à fait l'humeur de l'infidèle,

Votre amour seulement la lui fait
trouver belle :

Cet objet, tout aimable et tout parfait
qu'il est,

N'a des charmes pour lui que depuis
qu'il vous plaît ;

Et votre affection, de la sienne suivie,
Montre que c'est par là qu'il en a pris
envie,

Qu'il veut moins l'acquérir que vous
le dérober.

Dorimant

Voici, dans ce larcin, qui le fait
succomber.

En ce dessein commun de servir
Hippolyte,

Il faut voir seul à seul qui des deux la
mérite :

Son sang me répondra de son
manque de foi,

Et me fera raison et pour vous et
pour moi.

Notre vieille union ne fait qu'aigrir
mon âme,

Et mon amitié meurt voyant naître sa
flamme.

Célidée

Vouloir quelque mesure entre un
perfide et vous,

Est-ce faire justice à ce juste courroux ?

Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,

Qu'il ait dans les combats moins de supercherie ?

Certes pour le punir c'est trop vous négliger,

Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

Dorimant

Pourriez-vous approuver que je prise avantage

Pour immoler ce traître à mon peu de

courage ?

J'achèterais trop cher la mort du
suborneur,

Si pour avoir sa vie il m'en coûtait
l'honneur,

Et montrerais une âme, et trop basse
et trop noire,

De ménager mon sang aux dépens de
ma gloire.

Célidée

Sans les voir l'un ni l'autre en péril
exposés,

Il est pour vous venger des moyens
plus aisés.

Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,

Vous auriez bientôt pris une juste vengeance ;

Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

Dorimant

Quoi ? ce qu'il m'a volé ?

Célidée

Non, mais du moins autant.

Dorimant

La faiblesse du sexe en ce point vous conseille ;

Il se croit trop vengé, quand il rend

la pareille :

Mais suivre le chemin que vous
voulez tenir,

C'est imiter son crime au lieu de le
punir ;

Au lieu de lui ravir une belle
maîtresse,

C'est prendre, à son refus, une
beauté qu'il laisse.

*(Lysandre vient avec Aronte, qui lui
fait voir Dorimant avec Céliidée.)*

C'est lui faire plaisir, au lieu de
l'affliger,

C'est souffrir un affront, et non pas
se venger.

J'en perds ici le temps. Adieu : je me retire ;

Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire

Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur,

Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

Célidée

De grâce, encore un mot. Hélas ! il m'abandonne

Aux cuisants déplaisirs que ma douleur me donne.

Rentre, pauvre abusée, et dedans tes

malheurs,

Si tu ne les retiens, cache du moins
tes pleurs !



Scène IV

Lysandre, Aronte

Aronte

Eh bien, qu'en dites-vous ? et que vous semble d'elle ?

Lysandre

Hélas ! pour mon malheur, tu n'es que trop fidèle,

N'exerce plus tes soins à me faire

endurer ;

Ma plus douce fortune est de tout ignorer :

Je serais trop heureux sans le rapport d'Aronte.

Aronte

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte ;

Vous voyant, il a fui.

Lysandre

Mais mon ingrate alors,

Pour empêcher sa fuite a fait tous ses efforts,

Aronte, et tu prenais ses dédain

pour des feintes !

Tu croyais que son cœur n'eût point
d'autres atteintes,

Que son esprit entier se conservait à
moi,

Et parmi ses rigueurs n'oubliait
point sa foi.

Aronte

A vous dire le vrai, j'en suis trompé
moi-même.

Après deux ans passés dans un
amour extrême,

Que sans occasion elle vînt à
changer !

Je me fusse tenu coupable d'y
songer ;

Mais puisque sans raison la volage
vous change,

Faites qu'avec raison un changement
vous venge.

Pour punir comme il faut son
infidélité,

Vous n'avez qu'à tourner la feinte en
vérité.

Lysandre

Misérable ! est-ce ainsi qu'il faut
qu'on me soulage ?

Ai-je trop peu souffert sous cette
humeur volage ?

Et veux-tu désormais que par un second choix

Je m'engage à souffrir encore une autre fois ?

Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle

Se rendrait plus sensible, ou serait plus fidèle ?

Aronte

Vous en devez, monsieur, présumer beaucoup mieux.

Lysandre

Conseiller importun, ôte-toi de mes yeux.

Aronte

Son âme...

Lysandre

Ote-toi, dis-je ; et dérobe ta tête

Aux violents effets que ma colère
apprête :

Ma bouillante fureur ne cherche
qu'un objet ;

Va, tu l'attirerais sur un sang trop
abjet.



Scène V

Lysandre

Il faut à mon courroux de plus
nobles victimes ;

Il faut qu'un même coup me venge de
deux crimes ;

Qu'après les trahisons de ce couple
indiscret,

L'un meure de ma main, et l'autre de regret.

Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse ;

Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse.

Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ses tourments,

Permettra le retour à mes contentements ;

Ce visage si beau, si bien pourvu de charmes,

N'en aura plus pour moi, s'il n'est couvert de larmes.

Ses douleurs seulement ont droit de

me guérir ;

Pour me résoudre à vivre il faut la
voir mourir.

Frénétiques transports, avec quelle
insolence

Portez-vous mon esprit à tant de
violence ?

Allez, vous avez pris trop d'empire
sur moi ;

Dois-je être sans raison, parce qu'ils
sont sans foi ?

Dorimant, Célidée, ami, chère
maîtresse,

Suivrais-je contre vous la fureur qui
me presse ?

Quoi ? vous ayant aimés, pourrais-je
vous haïr ?

Mais vous pourrais-je aimer, quand
vous m'osez trahir ?

Qu'un rigoureux combat déchire
mon courage !

Ma jalousie augmente, et redouble
ma rage ;

Mais quelques fiers projets qu'elle
jette en mon cœur,

L'amour... Ah ! ce mot seul me range
à la douceur.

Celle que nous aimons jamais ne
nous offense ;

Un mouvement secret prend toujours
sa défense :

L'amant souffre tout d'elle ; et dans
son changement,

Quelque irrité qu'il soit, il est
toujours amant.

Toutefois, si l'amour contre elle
m'intimide,

Revenez, mes fureurs, pour punir le
perfide ;

Arrachez-lui mon bien ; une telle
beauté

N'est pas le juste prix d'une
déloyauté.

Souffrirais-je, à mes yeux, que par

ses artifices

Il recueillît les fruits dus à mes longs services ?

S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,

Que ce traître du moins réponde pour tous deux.

Vous me devez son sang pour expier son crime :

Contre sa lâcheté tout vous est légitime ;

Et quelques châtiments... Mais, dieux ! que vois-je ici ?



Scène VI

Hippolyte, Lysandre

Hippolyte

Vous avez dans l'esprit quelque
pesant souci ;

Ce visage enflammé, ces yeux pleins
de colère,

En font voir au-dehors une marque
trop claire.

Je prends assez de part en tous vos intérêts

Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets.

Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines...

Lysandre

Ah ! ne m'imposez point de si cruelles gênes ;

C'est irriter mes maux que de me secourir ;

La mort, la seule mort a droit de me guérir.

Hippolyte

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,

Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

Lysandre

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

Hippolyte

Laissez-le-moi partout, ou ne m'en laissez point.

C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve ;

Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve.

Il faut m'apprendre tout, et lorsque
je vous voi,

Etre de belle humeur, ou n'être plus à
moi.

Lysandre

Ne perdez point d'efforts à vaincre
mon silence :

Vous useriez sur moi de trop de
violence.

Adieu : je vous ennuie, et les grands
déplaisirs

Veulent en liberté s'exhaler en
soupleurs.



Scène VII

Hippolyte

C'est donc là tout l'état que tu fais
d'Hippolyte ?

Après des vœux offerts, c'est ainsi
qu'on me quitte ?

Qu'Aronte jugeait bien que ses
feintes amours,

Avant qu'il fût longtems,
interrompraient leur cours !

Dans ce peu de succès des ruses de
Florice,

J'ai manqué de bonheur, mais non
pas de malice ;

Et si j'en puis jamais trouver
l'occasion,

J'y mettrai bien encor de la division.

Si notre pauvre amant est plein de
jalousie,

Ma rivale, qui sort, n'en est pas
moins saisie.



Scène VIII

Hippolyte, Célidée

Célidée

N'ai-je pas tantôt vu mon perfide
avec vous ?

Il a bientôt quitté des entretiens si
doux.

Hippolyte

Qu'y ferait-il, ma sœur ? Ta fidèle

Hippolyte

Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.

Il a beau m'en conter de toutes les façons,

Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

Célidée

Le parjure à présent est fort sur ta louange ?

Hippolyte

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange ;

Et quand il vient ensuite à parler de

ses feux,

Aucune passion jamais n'approcha
d'eux.

Par tous ces vains discours il croit
fort qu'il m'oblige,

Mais non la moitié tant qu'alors
qu'il te néglige :

C'est par là qu'il me pense acquérir
puissamment ;

Et moi, qui t'ai toujours chérie
uniquement,

Je te laisse à juger alors si je
l'endure.

Célidée

C'est trop prendre, ma sœur, de part
en mon injure ;

Laisse-le mépriser celle dont les
mépris

Sont cause maintenant que d'autres
yeux l'ont pris.

Si Lysandre te plaît, possède le
volage,

Mais ne me traite point avec
désavantage ;

Et si tu te résous d'accepter mon
amant,

Relâche-moi du moins le cœur de
Dorimant.

Hippolyte

Pourvu que leur pouvoir se range
sous le nôtre,

Je te donne le choix et de l'un et de
l'autre ;

Ou, si l'un ne suffit à ton jeune désir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras
plaisir.

J'estimai fort Lysandre avant que le
connaître ;

Mais depuis cet amour que mes yeux
ont fait naître,

Je te répute heureuse après l'avoir
perdu.

Que son humeur est vaine ! et qu'il

fait l'entendu !

Que son discours est fade avec ses
flatteries !

Qu'on est importuné de ses
afféteries !

Vraiment, si tout le monde était fait
comme lui,

Je crois qu'avant deux jours je
sécherai d'ennui.

Célidée

Qu'en cela du destin l'ordonnance
fatale

A pris pour nos malheurs une route
inéegale !

L'un et l'autre me fuit, et je brûle
pour eux,

L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis
tous deux.

Hippolyte

Si nous changions de sort, que nous
serions contentes !

Célidée

Outre, hélas ! que le ciel s'oppose à
nos attentes,

Lysandre n'a plus rien à rengager ma
foi.

Hippolyte

Mais l'autre, tu voudrais...



Scène IX

Pleirante, Hippolyte, Célidée

Pleirante

Ne rompez pas pour moi ;

Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles ?

Hippolyte

Nous causions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,

De ménages de fille.

Pleirante

Et parmi ces discours,

Vous confériez ensemble un peu de vos amours :

Eh bien, ce serviteur, l'aura-t-on agréable ?

Hippolyte

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.

Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.

Vraiment c'est bien à moi d'avoir des serviteurs !

Pleirante

Parlons, parlons français. Enfin,
pour cette affaire,

Nous en remettrons-nous à l'avis
d'une mère ?

Hippolyte

J'obéirai toujours à son
commandement.

Mais, de grâce, monsieur, parlez plus
clairement :

Je ne puis deviner ce que vous voulez
dire.

Pleirante

Un certain cavalier pour vos beaux

yeux soupire...

Hippolyte

Vous en voulez par là...

Pleirante

Ce n'est point fiction

Que ce que je vous dis de son affection.

Votre mère sut hier à quel point il vous aime,

Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

Hippolyte

Et c'est ce que ma mère, afin de m'expliquer,

Ne m'a point fait l'honneur de me
communiquer ;

Mais, pour l'amour de vous, je vais le
savoir d'elle.



Scène X

Pleirante, Célidée

Pleirante

Ta compagne est du moins aussi fine
que belle.

Célidée

Elle a bien su, de vrai, se défaire de
vous.

Pleirante

Et fort habilement se parer de mes coups.

Célidée

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

Pleirante

Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre.

Je suis des plus trompés si Dorimant lui plaît.

Célidée

Y prenez-vous, monsieur, pour lui quelque intérêt ?

Pleirante

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

Célidée

Lysandre !

Pleirante

Oui, ton Lysandre.

Célidée

Et lui-même cajole...

Pleirante

Quoi ? que cajole-t-il ?

Célidée

Hippolyte, à mes yeux.

Pleirante

Folle, il n'aima jamais que toi
dessous les cieux ;

Et nous sommes tout prêts de choisir
la journée

Qui bientôt de vous deux termine
l'hyménée.

Il se plaint toutefois un peu de ta
froideur ;

Mais, pour l'amour de moi, montre-
lui plus d'ardeur ;

Parle : ma volonté sera-t-elle obéie ?

Célidée

Hélas ! qu'on vous abuse après
m'avoir trahie !

Il vous fait, cet ingrat, parler pour
Dorimant,

Tandis qu'au même objet il s'offre
pour amant,

Et traverse par là tout ce qu'à sa
prière

Votre vaine entremise avance vers la
mère.

Cela, qu'est-ce, monsieur, que se
jouer de vous ?

Pleirante

Qu'il est peu de raison dans ces
esprits jaloux !

Eh quoi ! pour un ami s'il rend une
visite,

Faut-il s'imaginer qu'il cajole
Hippolyte ?

Célidée

Je sais ce que j'ai vu.

Pleirante

Je sais ce qu'il m'a dit,

Et ne veux plus du tout souffrir de
contredit.

Mon choix de votre hymen en sa
faveur dispose.

Célidée

Commandez-moi plutôt, monsieur,
toute autre chose.

Pleirante

Quelle bizarre humeur ! quelle
inégalité

De rejeter un bien qu'on a tant
souhaité !

La belle, voyez-vous ! qu'on perde
ces caprices ;

Il faut pour m'éblouir de meilleurs
artifices.

Quelque nouveau venu vous donne
dans les yeux,

Quelque jeune étourdi qui vous flatte
un peu mieux :

Et parce qu'il vous fait quelque
feinte caresse,

Il faut que nous manquions, vous et moi, de promesse ?

Quittez, pour votre bien, ces fantasques refus.

Célidée

Monsieur...

Pleirante

Quittez-les, dis-je, et ne contestez plus...



Scène XI

Célidée

Fâcheux commandement d'un
incrédule père !

Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me
désespère !

J'avais, auparavant qu'on m'eût
manqué de foi,

Le devoir et l'amour tout d'un parti
chez moi,

Et ma flamme, d'accord avecque sa
puissance,

Unissait mes désirs à mon
obéissance ;

Mais, hélas, que depuis cette
infidélité

Je trouve d'injustice en son autorité !

Mon esprit s'en révolte, et ma
flamme bannie

Fait qu'un pouvoir si saint m'est une
tyrannie.

Dures extrémités où mon sort est
réduit !

On donne mes faveurs à celui qui les
fuit ;

Nous avons l'un pour l'autre une
pareille haine,

Et l'on m'attache à lui d'une
éternelle chaîne.

Mais s'il ne m'aimait plus, parlerait-
il d'amour

A celui dont je tiens la lumière du
jour ?

Mais s'il m'aimait encor, verrait-il
Hippolyte ?

Mon cœur en même temps se retient
et s'excite.

Je ne sais quoi me flatte, et je sens
déjà bien

Que mon feu ne dépend que de croire
le sien.

Tout beau, ma passion, c'est déjà
trop paraître ;

Attends, attends du moins la sienne
pour renaître.

A quelle folle erreur me laissé-je
emporter !

Il fait tout à dessein de me
persécuter.

L'ingrat cherche ma peine, et veut
par sa malice

Que l'ordre qu'on me donne

augmente mon supplice.

Rentrons, que son objet présenté par
hasard

De mon cœur ébranlé ne reprenne
une part :

C'est bien assez qu'un père à souffrir
me destine,

Sans que mes yeux encore aident à
ma ruine.



Scène XII

La Lingère, le Mercier

La Lingère, (*après qu'ils se sont entre-poussé une boîte qui est entre leurs boutiques*).

J'enverrai tout à bas, puis après on verra.

Ardez, vraiment c'est-mon, on vous l'endurera !

Vous êtes un bel homme, et je dois

fort vous craindre !

Le Mercier

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous
à vous plaindre ?

La Lingère

Aussi votre tapis est tout sur mon
battant ;

Je ne m'étonne plus de quoi je gagne
tant.

Le Mercier

Là, là, criez bien haut, faites bien
l'étourdie,

Et puis on vous jouera dedans la
comédie.

La Lingère

Je voudrais l'avoir vu que quelqu'un
s'y fût mis !

Pour en avoir raisons nous
manquerions d'amis ?

On joue ainsi le monde ?

Le Mercier

Après tout ce langage,

Ne me repoussez pas mes boîtes
davantage.

Votre caquet m'enlève à tous coups
mes chalands ;

Vous vendez dix rabats contre moi
deux galands.

Pour conserver la paix, depuis six
mois j'endure

Sans vous en dire mot, sans le
moindre murmure ;

Et vous me harcelez et sans cause et
sans fin.

Qu'une femme hargneuse est un
mauvais voisin !

Nous n'apaiserons point cette
humeur qui vous pique

Que par un entre-deux mis à votre
boutique ;

Alors, n'ayant plus rien ensemble à
démêler,

Vous n'aurez plus aussi sur quoi me

quereller.

La Lingère

Justement.



Scène XIII

La Lingère, Florice, le Mercier, le
Libraire, Cléante

La Lingère

De tout loin je vous ai reconnue.

Florice

Vous vous doutez donc bien
pourquoi je suis venue ?

Les avez-vous reçus, ces points-

coupés nouveaux ?

La Lingère

Ils viennent d'arriver.

Florice

Voyons donc les plus beaux.

Le Mercier, à *Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien, monsieur ?
des bas de soie,

Des gants en broderie, ou quelque
petite oie ?

Cléante, *au libraire.*

Ces livres que mon maître avait fait
mettre à part,

Les avez-vous encor ?

Le Libraire, *empaquetant ses livres.*

Ah ! que vous venez tard !

Encore un peu, ma foi, je m'en allais les vendre.

Trois jours sans revenir ! je m'ennuyais d'attendre.

Cléante

Je l'avais oublié. Le prix ?

Le Libraire

Chacun le sait ;

Autant de quarts d'écu, c'est un marché tout fait.

La Lingère, à *Florice*.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

Florice

J'en suis toute ravie,

Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.

Vous aurez notre argent, si l'on croit mon rapport.

Que celui-ci me semble et délicat et fort !

Que cet autre me plaît ! que j'en aime l'ouvrage !

Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

La Lingère

Voici de quoi vous faire un assez
beau collet.

Florice

Je pense, en vérité, qu'il ne serait pas
laid ;

Que me coûtera-t-il ?

La Lingère

Allez, faites-moi vendre,

Et pour l'amour de vous, je n'en
voudrai rien prendre,

Mais avisez alors à me récompenser.

Florice

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser.

Vous me verrez demain avecque ma maîtresse.



Scène XIV

Florice, Aronte, le Mercier, la Lingère

Florice

Aronte, eh bien ! quels fruits
produira notre adresse ?

Aronte

De fort mauvais pour moi. Mon
maître, au désespoir,

Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut

plus me voir.

Florice

Nous sommes donc ainsi bien loin de
notre conte ?

Aronte

Oui, mais tout le malheur en tombe
sur Aronte.

Florice

Ne te débauche point, je veux faire ta
paix.

Aronte

Son courroux est trop grand pour
s'apaiser jamais.

Florice

S'il vient encor chez nous, ou chez sa
Célidée,

Je te rends aussitôt l'affaire
accommodée.

Aronte

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir
est grand !

Viens, je te veux donner tout à
l'heure un galand.

Le Mercier

Voyez, monsieur ; j'en ai des plus
beaux de la terre :

En voilà de Paris, d'Avignon,
d'Angleterre.

Aronte, après avoir regardé une boîte de galands.

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.

Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

La Lingère

Ainsi, faute d'avoir de bonne marchandise,

Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

Le Mercier

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment ;

Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,

Et je n'attire point avec une promesse

De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

La Lingère

Quand il faut dire tout, on s'entre-connaît bien ;

Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien.

Le Mercier

Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire.

La Lingère

Je ne réplique point à des gens en colère.



Acte V



Scène première

Lysandre

Indiscrete vengeance, imprudentes
chaleurs,

Dont l'impuissance ajoute un comble
à mes malheurs,

Ne me conseillez plus la mort de ce
faussaire.

J'aime encor Célidée, et n'ose lui
déplaire :

Priver de la clarté ce qu'elle aime le
mieux,

Ce n'est pas le moyen d'agréeer à ses
yeux.

L'amour, en la perdant, me retient en
balance ;

Il produit ma fureur et rompt sa
violence,

Et me laissant trahi, confus et
méprisé,

Ne veut que triompher de mon cœur
divisé.

Amour, cruel auteur de ma longue

misère,

Ou permets à la fin d'agir à ma
colère,

Ou, sans m'embarrasser d'inutiles
transports,

Auprès de ce bel œil fais tes derniers
efforts ;

Viens, accompagne-moi chez ma
belle inhumaine,

Et comme de mon cœur, triomphe de
sa haine !

Contre toi ma vengeance a mis les
armes bas,

Contre ses cruautés rends les mêmes
combats ;

Exerce ta puissance à fléchir la
farouche ;

Montre-toi dans mes yeux, et parle
par ma bouche :

Si tu te sens trop faible, appelle à ton
secours

Le souvenir de mille et de mille
heureux jours

Où ses désirs, d'accord avec mon
espérance,

Ne laissent à nos vœux aucune
différence.

Je pense avoir encor ce qui la sut
charmer,

Les mêmes qualités qu'elle voulut
aimer.

Peut-être mes douleurs ont changé
mon visage ;

Mais, en revanche aussi, je l'aime
davantage.

Mon respect s'est accru pour un
objet si cher ;

Je ne me venge point, de peur de la
fâcher.

Un infidèle ami tient son âme
captive,

Je le sais, je le vois et je souffre qu'il
vive.

Je tarde trop ; allons, ou vaincre ses

refus,

Ou me venger sur moi de ne lui plaire
plus,

Et tirons de son cœur, malgré sa
flamme éteinte,

La pitié par ma mort, ou l'amour par
ma plainte :

Ses rigueurs par ce fer me perceront
le sein.



Scène II

Dorimant, Lysandre

Dorimant

Eh quoi ! pour m'avoir vu, vous changez de dessein ?

Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte ;

Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite ;

Mes yeux, mes propres yeux n'ont
que trop découvert

Comme un ami si rare auprès d'elle
me sert.

Lysandre

Parlez plus franchement : ma
rencontre importune

Auprès d'un autre objet trouble
votre fortune ;

Et vous montrez assez, par ces
faibles détours,

Qu'un témoin comme moi déplaît à
vos amours ;

Vous voulez seul à seul cajoler
Célidée ;

La querelle entre nous sera bientôt vidée :

Ma mort vous donnera chez elle un libre accès.

Ou ma juste vengeance un funeste succès.

Dorimant

Qu'est-ce-ci, déloyal ? quelle fourbe est la vôtre ?

Vous m'en disputez une, afin d'acquérir l'autre !

Après ce que chacun a vu de votre feu,

C'est une lâcheté d'en faire un

désaveu.

Lysandre

Je ne me connais point à combattre
d'injures.

Dorimant

Aussi veux-je punir autrement tes
parjures :

Le ciel, le juste ciel, ennemi des
ingrats,

Qui pour ton châtiment a destiné
mon bras,

T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte
est gardée.

Lysandre

Garde ton Hippolyte.

Dorimant

Et toi, ta Célidée.

Lysandre

Voilà faire le fin, de crainte d'un combat.

Dorimant

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat !

Lysandre

Laissons à part les noms ; disputons la maîtresse,

Et pour qui que ce soit, montre ici ton adresse.

Dorimant

C'est comme je l'entends.



Scène III

Célidée, Lysandre, Dorimant

Célidée

O dieux ! ils sont aux coups !

(A Lysandre.)

Ah ! perfide ! sur moi détourne ton courroux ;

La mort de Dorimant me serait trop funeste.

Dorimant

Lysandre, une autre fois nous
viderons le reste.

Célidée, à *Dorimant*.

Arrête, cher ingrat !

Lysandre

Tu recules, voleur !

Dorimant

Je fuis cette importune, et non pas ta
valeur.



Scène IV

Lysandre, Célidée

Lysandre

Ne suivez pas du moins ce perfide à
ma vue :

Avez-vous résolu que sa fuite me tue,

Et qu'ayant su braver son plus
vaillant effort,

Par sa retraite infâme il me donne la

mort ?

Pour en frapper le coup, vous n'avez qu'à le suivre.

Célidée

Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,

Qu'on ne verra jamais que je recule un pas

De crainte de causer un si juste trépas.

Lysandre

Eh bien, voyez-le donc ; ma lame toute prête

N'attendait que vos yeux pour

immoler ma tête.

Vous lirez dans mon sang, à vos
pieds répandu,

Ce que valait l'amant que vous aurez
perdu ;

Et sans vous reprocher un si cruel
outrage,

Ma main de vos rigueurs achèvera
l'ouvrage.

Trop heureux mille fois si je plais en
mourant

A celle à qui j'ai pu déplaire en
l'adorant,

Et si ma prompte mort, secondant
son envie,

L'assure du pouvoir qu'elle avait sur
ma vie !

Célidée

Moi, du pouvoir sur vous ! vos yeux
se sont mépris ;

Et quelque illusion qui trouble vos
esprits

Vous fait imaginer d'être auprès
d'Hippolyte.

Allez, volage, allez où l'amour vous
invite ;

Dans ses doux entretiens recherchez
vos plaisirs,

Et ne m'empêchez plus de suivre mes

désirs.

Lysandre

Ce n'est pas sans raison que ma
feinte passée

A jeté cette erreur dedans votre
pensée.

Il est vrai, devant vous forçant mes
sentiments,

J'ai présenté des vœux, j'ai fait des
compliments ;

Mais c'étaient compliments qui
partaient d'une souche ;

Mon cœur, que vous teniez,
désavouait ma bouche.

Pleirante, qui rompit ces ennuyeux
discours,

Sait bien que mon amour n'en
changea point de cours ;

Contre votre froideur une modeste
plainte

Fut tout notre entretien au sortir de
la feinte ;

Et je le priai lors...

Célidée

D'user de son pouvoir ?

Ce n'était pas par là qu'il me fallait
avoir.

Les mauvais traitements ne font

qu'aigrir les âmes.

Lysandre

Confus, désespéré du mépris de mes
flammes,

Sans conseil, sans raison, pareil aux
matelots

Qu'un naufrage abandonne à la
merci des flots,

Je me suis pris à tout, ne sachant où
me prendre.

Ma douleur par mes cris d'abord
s'est fait entendre ;

J'ai cru que vous seriez d'un naturel
plus doux,

Pourvu que votre esprit devînt un
peu jaloux ;

J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un
père,

J'ai fait venir aux mains celui qu'on
me préfère ;

Et puisque ces efforts n'ont réussi
qu'en vain,

J'aurai de vous ma grâce, ou la mort
de ma main.

Choisissez, l'une ou l'autre achèvera
mes peines ;

Mon sang brûle déjà de sortir de mes
veines :

Il faut, pour l'arrêter, me rendre

votre amour ;

Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

Célidée

Volage, fallait-il, pour un peu de rudesse,

Vous porter si soudain à changer de maîtresse ?

Que je vous croyais bien d'un jugement plus meur !

Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur ?

Ne pouviez-vous juger que c'était une feinte

A dessein d'éprouver quelle était
votre atteinte ?

Les dieux m'en soient témoins, et ce
nouveau sujet

Que vos feux inconstants ont choisi
pour objet,

Si jamais j'eus pour vous de dédain
véritable,

Avant que votre amour parût si peu
durable !

Qu'Hippolyte vous die avec quels
sentiments

Je lui fus raconter vos premiers
mouvements,

Avec quelles douceurs je m'étais

préparée

A redonner la joie à votre âme
éplorée !

Dieux ! que je fus surprise, et mes
sens éperdus,

Quand je vis vos devoirs à sa beauté
rendus !

Votre légèreté fut soudain imitée :

Non pas que Dorimant m'en eût
sollicitée ;

Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne
veut pas

Que sa franchise cède au peu que j'ai
d'appas ;

Mais, hélas ! plus il fuit, plus son portrait s'efface.

Je vous sens, malgré moi, reprendre votre place.

L'aveu de votre erreur désarme mon courroux ;

Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.

Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,

Pardonnez à ma feinte, et j'oublierai la vôtre.

Moi-même je l'avoue à ma confusion,

Mon imprudence a fait notre division.

Tu ne méritais pas de si rudes
alarmes :

Accepte un repentir accompagné de
larmes ;

Et souffre que le tien nous fasse tour
à tour

Par ce petit divorce augmenter notre
amour.

Lysandre

Que vous me surprenez ! O ciel ! est-
il possible

Que je vous trouve encore à mes
désirs sensible ?

Que j'aime ces dédains qui finissent

ainsi !

Célidée

Et pour l'amour de toi, que je les
aime aussi !

Lysandre

Que ce soit toutefois sans qu'il vous
prenne envie

De les plus essayer au péril de ma
vie.

Célidée

J'aime trop désormais ton repos et le
mien ;

Tous mes soins n'iront plus qu'à
notre commun bien.

Voudrais-je, après ma faute, une plus douce amende

Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande ?

Je t'accusais en vain d'une infidélité :

Il agissait pour toi de pleine autorité,

Me traitait de parjure et de fille rebelle ;

Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle ;

Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur

Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

Lysandre

Vous craignez qu'à vos yeux cette
belle Hippolyte

N'ait encor de ma bouche un
hommage hypocrite ?

Célidée

Non, je suis Dorimant qu'ensemble
j'aperçoi ;

Je ne veux plus le voir, puisque je
suis à toi.



Scène V

Dorimant, Hippolyte

Dorimant

Autant que mon esprit adore vos
mérites,

Autant veux-je de mal à vos longues
visites.

Hippolyte

Que vous ont-elles fait pour vous

mettre en courroux ?

Dorimant

Elles m'ôtent le bien de vous trouver
chez vous.

J'y fais à tous moments une course
inutile ;

J'apprends cent fois le jour que vous
êtes en ville ;

En voici presque trois que je n'ai pu
vous voir,

Pour rendre à vos beautés ce que je
sais devoir ;

Et n'était qu'aujourd'hui cette
heureuse rencontre,

Sur le point de rentrer, par hasard
me les montre,

Je crois que ce jour même aurait
encor passé

Sans moyen de m'en plaindre aux
yeux qui m'ont blessé.

Hippolyte

Ma libre et gaie humeur hait le ton de
plainte ;

Je n'en puis écouter qu'avec de la
contrainte.

Si vous prenez plaisir dedans mon
entretien,

Pour le faire durer ne vous plaignez
de rien.

Dorimant

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

Hippolyte

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

Dorimant

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs ?

Hippolyte

Pour vous en plaindre à faux, vous feignez des langueurs.

Dorimant

Verrais-je sans languir ma flamme
qu'on néglige ?

Hippolyte

Eteignez cette flamme où rien ne
vous oblige.

Dorimant

Vos charmes trop puissants me
forcent à ces feux.

Hippolyte

Oui, mais rien ne vous force à vous
approcher d'eux.

Dorimant

Ma présence vous fâche et vous est
odieuse.

Hippolyte

Non ; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

Dorimant

Je vois bien ce que c'est ; je lis dans votre cœur :

Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur ;

Un autre, regardé d'un œil plus favorable,

A mes submissions vous fait inexorable ;

C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

Hippolyte

Il est vrai ; je ne puis vous le
dissimuler :

Il faut que je vous traite avec toute
franchise.

Alors que je vous pris, un autre
m'avait prise,

Un autre captivait mes inclinations.

Vous devez présumer de vos
perfections

Que si vous attaquiez un cœur qui
fût à prendre,

Il serait malaisé qu'il s'en pût bien
défendre.

Vous auriez eu le mien, s'il n'eût été
donné ;

Mais puisque les destins ainsi l'ont
ordonné,

Tant que ma passion aura quelque
espérance,

N'attendez rien de moi que de
l'indifférence.

Dorimant

Vous ne m'apprenez point le nom de
cet amant :

Sans doute que Lysandre est cet
objet charmant

Dont les discours flatteurs vous ont
préoccupée.

Hippolyte

Cela ne se dit point à des hommes
d'épée :

Vous exposer aux coups d'un duel
hasardeux,

Ce serait le moyen de vous perdre
tous deux.

Je vous veux, si je puis, conserver
l'un et l'autre ;

Je chéris sa personne, et hais si peu
la vôtre,

Qu'ayant perdu l'espoir de le voir
mon époux,

Si ma mère y consent, Hippolyte est

à vous.

Mais aussi jusque-là plaignez votre infortune.

Dorimant

Permettez pour ce nom que je vous importune ;

Ne me refusez plus de me le déclarer :

Que je sache en quel temps j'aurai droit d'espérer,

Un mot me suffira pour me tirer de peine ;

Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,

Que vous me trouverez vous-même
trop remis.



Scène VI

Pleirante, Lysandre, Célidée,
Dorimant, Hippolyte

Pleirante

Souffrez, mon cavalier, que je vous
rende amis.

Vous ne lui voulez pas quereller
Célidée ?

Dorimant

L'affaire, à cela près, peut être
décidée.

Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

Lysandre

Dissipe, cher ami, cette jalouse
atteinte ;

C'est l'objet de tes feux, et celui de
ma feinte.

Mon cœur fut toujours ferme, et moi
je me dédis

Des vœux que de ma bouche elle
reçut jadis.

Piqué d'un faux dédain, j'avais pris

fantaisie

De mettre Célidée en quelque
jalousie ;

Mais, au lieu d'un esprit, j'en ai fait
deux jaloux.

Pleirante

Vous pouvez désormais achever
entre vous :

Je vais dans ce logis dire un mot à
madame.



Scène VII

Dorimant, Lysandre, Célidée,
Hippolyte

Dorimant

Ainsi, loin de m'aider, tu traversais
ma flamme !

Lysandre

Les efforts que Pleirante à ma prière
a faits

T'auraient acquis déjà le but de tes souhaits ;

Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte,

Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

Hippolyte

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction

D'avoir servi d'objet à votre fiction ?

Dans votre différend je suis la plus blessée,

Et me trouve, à l'accord, entièrement laissée.

Célidée

N'y songe plus, de grâce, et pour
l'amour de moi,

Trouve bon qu'il ait feint de vivre
sous ta loi.

Veux-tu le quereller lorsque je lui
pardonne ?

Le droit de l'amitié tout autrement
ordonne.

Tout prêts d'être assemblés d'un lien
conjugal,

Tu ne peux le haïr sans me vouloir du
mal.

J'ai feint par ton conseil ; lui, par
celui d'un autre ;

Et bien qu'amour jamais ne fût égal
au nôtre,

Je m'étonne comment cette
confusion

Laisse finir si tôt notre division.

Hippolyte

De sorte qu'à présent le ciel y
remédie ?

Célidée

Tu vois ; mais après tout, s'il faut
que je le die,

Ton conseil est fort bon, mais un peu
dangereux.

Hippolyte

Excuse, chère amie, un esprit amoureux.

Lysandre me plaisait, et tout mon artifice

N'allait qu'à détourner son cœur de ton service.

J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos esprits ;

J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris ;

Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint votre hyménée...

Dorimant

Votre rigueur vers moi doit être terminée.

Sans chercher de raisons pour vous
persuader,

Votre amour hors d'espoir fait qu'il
me faut céder ;

Vous savez trop à quoi la parole
vous lie.

Hippolyte

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie :

Je les croyais encor loin de se réunir,

Et moi, par conséquent, loin de vous
la tenir.

Dorimant

Auriez-vous pour la rompre une âme
assez légère ?

Hippolyte

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.

Lysandre

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

Dorimant

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,

Je crois que mes devoirs ne se peuvent remettre :

J'espère tout de lui ; mais, pour un bien si doux

Je ne saurais...

Lysandre

Arrête ; ils s'avancent vers nous.



Scène VIII

Pleirante, Chrysante, Lysandre,
Dorimant, Célidée, Hippolyte,
Florice

Dorimant, à *Chrysante*.

Madame, un pauvre amant, captif de
cette belle,

Implore le pouvoir que vous avez sur
elle ;

Tenant ses volontés, vous gouvernez

mon sort.

J'attends de votre bouche ou la vie
ou la mort.

Chrysante, à *Dorimant*.

Un homme tel que vous, et de votre
naissance,

Ne peut avoir besoin d'implorer ma
puissance.

Si vous avez gagné ses inclinations,

Soyez sûr du succès de vos
affections ;

Mais je ne suis pas femme à forcer
son courage ;

Je sais ce que la force est en un

mariage.

Il me souvient encor de tous mes
déplaisirs

Lorsqu'un premier hymen
contraignit mes désirs ;

Et, sage à mes dépens, je veux bien
qu'Hippolyte

Prenne ou laisse, à son choix, un
homme de mérite.

Ainsi présumez tout de mon
consentement,

Mais ne prétendez rien de mon
commandement.

Dorimant, à *Hippolyte*.

Après un tel aveu serez-vous
inhumaine ?

Hippolyte, à *Chrysante*.

Madame, un mot de vous me mettrait
hors de peine.

Ce que vous remettez à mon choix
d'accorder,

Vous feriez beaucoup mieux de me le
commander.

Pleirante, à *Chrysante*.

Elle vous montre assez où son désir
se porte.

Chrysante

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne

m'importe.

Dorimant

Ce favorable mot me rend le plus
heureux

De tout ce que jamais on a vu
d'amoureux.

Lysandre

J'en sens croître la joie au milieu de
mon âme,

Comme si de nouveau l'on acceptait
ma flamme.

Hippolyte, à *Lysandre*.

Ferez-vous donc enfin quelque chose
pour moi ?

Lysandre

Tout, hormis ce seul point, de lui
manquer de foi.

Hippolyte

Pardonnez donc à ceux qui, gagnés
par Florice,

Lorsque je vous aimais, m'ont fait
quelque service.

Lysandre

Je vous entends assez ; soit. Aronte
impuni

Pour ses mauvais conseils ne sera
point banni ;

Tu le souffriras bien, puisqu'elle

m'en supplie.

Célidée

Il n'est rien que pour elle et pour toi
je n'oublie.

Pleirante

Attendant que demain ces deux
couples d'amants

Soient mis au plus haut point de
leurs contentements,

Allons chez moi, madame, achever la
journée.

Chrysante

Mon cœur est tout ravi de ce double
hyménée.

Florice

Mais afin que la joie en soit égale à
tous,

Faites encor celui de monsieur et de
vous.

Chrysante

Outre l'âge en tous deux un peu trop
refroidie,

Cela sentirait trop sa fin de comédie.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

